

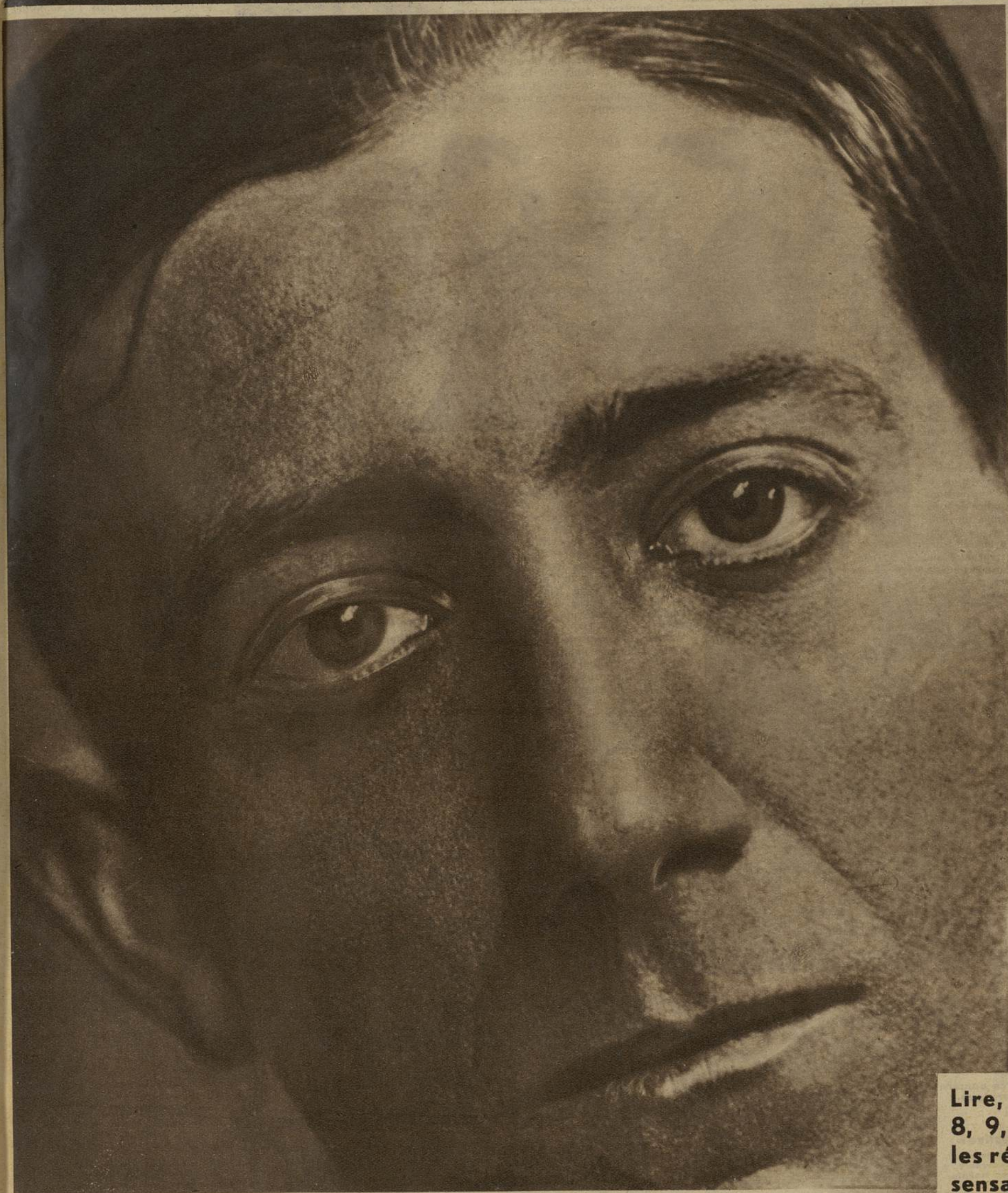
NUMERO SPECIAL

7^e Année - N° 272

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

11 Janvier 1934

DÉTECTIVE



L'HOMME AUX DOIGTS D'OR

STAVISKY

Lire, pages 7,
8, 9, 10 et 11,
les révélations
sensationnelles
de notre
collaborateur
P. BRINGUIER

Le scandale

Est, dans le scandale Stavisky — la plus grande escroquerie de notre temps — un chapitre qui doit retenir l'attention : forcés que nous sommes de faire un tri dans la masse des détails passionnants mais affligeants (quand on songe aux ruines accumulées par le



M. Pachot est demeuré le type du fonctionnaire intègre.

bandit), nous avons lu, sans en perdre un mot, l'interview de M. Pachot, ancien commissaire aux délégations judiciaires qui, le premier, arrêta Sacha Stavisky en 1926.

Il faut lire les déclarations de ce fonctionnaire, aujourd'hui en retraite, qui a laissé au Palais le souvenir d'un homme intègre, merveilleusement informé de tout ce qui touche la haute pègre de finance; le ton en est désabusé; sous l'apparente réserve des formules employées, avec la discrétion qui s'imposait à lui, M. Pachot n'a pas caché le dégoût qu'il éprouvait d'avoir vu ses efforts énergiques réduits à néant par des hommes puissants et tarés.

« Les deux administrations publiques, préfecture de police et Parquet — a déclaré au rédacteur du *Matin* M. Pachot — ont fait tout ce qui dépendait d'elles pour que les besognes de spoliation auxquelles se livrait Stavisky prissent fin par l'arrestation de ce dangereux personnage. C'est la préfecture de police qui, lors de l'arrestation de Stavisky, consécutive aux soustractions commises par lui au préjudice de deux agents de change, me confia un nombreux personnel composé de gradés expérimentés et d'agents ayant fait leurs preuves... J'ai toujours rencontré auprès des magistrats du Parquet le désir d'en finir avec ce sinistre personnage et, s'ils n'y ont pas réussi, la faute n'en est certainement pas à eux. L'escroc se vantait d'ailleurs, ainsi que cela me revenait aux oreilles, de n'avoir rien à redouter ni des uns ni des autres, en considération du crédit des hommes extrêmement influents qui s'étaient institués ses défenseurs auprès des pouvoirs publics... »

Ainsi, tandis que, il y a sept ans, la justice avait réussi à mettre la main au collet du « bel Alex », pris en flagrant délit de vol et de recel d'une dizaine de millions de titres dérobés chez deux agents de change de Paris grâce à des complicités d'employés, Stavisky, au bout de quelques mois, obtenait, sur le vu d'un certificat médical de complaisance (le mot est sans doute trop faible), une mise en liberté ahurissante, grâce à laquelle il allait pouvoir recommencer, mais sur une autre échelle, son entreprise de pillage. Et la police assistait, impuissante, à ce scandale.

Aucun trait ne peut être plus décourageant pour les fonctionnaires consciencieux, que cette audace scandaleuse, favorisée par des concours dont il faudra bien rechercher l'origine, quelle qu'elle soit.

Si le scandale Stavisky servait du moins à réaliser le nettoyage nécessaire, il aurait eu quelque utilité. Car la capacité de dégoût, cette fois, déborde.

La mise en pages de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

Publicité de « Détective »

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal, s'adresser à NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (6^e).

La trêve des confiseurs

Hans Breitweiser, un jeune Autrichien qui avait tué sa bonne pour cacher à sa fiancée sa liaison avec la servante, avait été condamné à mort par la Cour Martiale de Vienne. Un récent décret avait soumis toutes les affaires d'assassinat à cette Cour dont la justice est des plus sommaires.

Elle n'a le choix qu'entre deux verdicts : acquittement ou peine de mort; la sentence devant être exécutée trois heures après qu'elle a été prononcée.

Hans Breitweiser était le premier criminel condamné sous le nouveau régime. Aussi, son cas avait-il attiré la plus grande attention, d'autant plus qu'il devait être exécuté le 31 décembre et que, en Autriche comme dans la plupart des pays civilisés, la trêve des confiseurs est généralement respectée, même par les bourreaux.

Il avait entendu le verdict à 12 heures; à 14 h. 48 il montait sur l'échafaud et le bourreau lui passait la corde au cou.

Dans deux minutes, il devait mourir, lorsque brusquement un fonctionnaire se dressa à ses côtés, brandissant un télégramme et arrêta la main du bourreau.

Breitweiser venait d'être gracié à cause de la trêve du Nouvel-An.

Une mystérieuse disparition

Jesse L. Livermore, multimillionnaire et une des vedettes les plus célèbres de Wall Street, disparut brusquement et demeura absent pendant vingt-quatre heures, tandis que la police de New-York battait la ville et les environs à sa recherche. Mrs Livermore, qui est la troisième femme du « magnat de la bourse », l'avait vu quitter comme d'habitude son somptueux hôtel de la Cinquième Avenue, pour gagner son bureau, mais il ne revint point ce jour-là à la maison, et la jeune femme affolée évoqua toutes les menaces de kidnapping dont le millionnaire était poursuivi depuis quelques mois.

New-York tout entier fut bouleversé par cette nouvelle, les bureaux de détectives les plus connus lancèrent leurs meilleurs limiers sur la piste du disparu, les journaux publièrent des éditions spéciales.

Or, le lendemain soir, Jesse Livermore, pâle et défait, regagna à pied son domicile.

Son récit fut confus. Il s'était senti souffrant, disait-il, et, au lieu de se rendre à son bureau, s'arrêta à un hôtel pour y louer une chambre. Il y était monté, mais, pour le reste, il ne se rappelait plus de rien...

Ni son épouse, ni la police ne purent rien tirer, et les médecins diagnostiquèrent un grave cas d'amnésie cérébrale.



Mrs Jesse Livermore, la troisième femme du magnat de Wall Street, qui crut son mari enlevé.

James Larue (ci-contre, à droite), en compagnie d'un juge à la Cour de Chicago, O. Erickson.



Les aventures d'un évadé

James Larue s'était évadé du bagne de Floride, après y avoir passé six mois remplis d'épouvante.

Il avait gagné Chicago où il avait réussi à se cacher pendant quelque temps, mais il finit par être déposé par la police et son extradition fut demandée. La célèbre exploratrice et femme de lettres Rosita Forbes, émue par les récits de l'évadé quant à l'enfer du bagne, s'intéressa au sort de James Larue et avança une somme importante pour assurer sa défense.

Larue comparut devant le tribunal de Chicago, flanqué d'un avocat célèbre. Il allait obtenir gain de cause, lorsque brusquement un incident éclata qui changea le cours des débats. Deux femmes, qui toutes deux se disaient être épouses de Larue et mères de ses enfants, apparurent à la barre des témoins...

Et l'infortuné vint d'être inculpé d'un nouveau crime : celui de bigamie.

Lyncheur

C'est Anthony Cataldi, âgé de dix-huit ans et fils d'un fermier californien, qui mena la foule en furie, qui, ainsi que l'on s'en souvient, lyncha à Saint-José les deux kidnappers

blancs, assassins du jeune Hart. Cataldi se dénonça lui-même, en se vantant publiquement de ses hauts faits. Malgré la promesse du gouverneur Rolph de pardonner aux lyncheurs, le jeune homme a été arrêté sous l'inculpation d'avoir violé la loi « anti-lynch ».

En attendant son procès, il a été écroué à la prison même d'où ses deux victimes, Holmes et Thurmond, furent enlevées par les lyncheurs.

Le concubinage posthume

La 1^{re} Chambre de la Cour de Paris a rendu son arrêt dans cette affaire si curieuse, où l'on voyait une femme légitime attaquer le testament de son mari qui avait légué à sa maîtresse une case dans son caveau funéraire, de façon à pouvoir dormir auprès d'elle, pour l'éternité.

Legs immoral, plaiderait la veuve. Et ce fut bien le sentiment de la Cour, qui a annulé la clause du testament et rendu ainsi impossible ce concubinage posthume.

Mystères du monde

En raison de l'abondance des matières, nous sommes obligés de suspendre, cette semaine encore, la publication du reportage sensationnel de notre collaborateur Paul Bringuier, et nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

VOILA CENT ANS

Un précurseur de Stavisky

Les grands aventuriers ont malheureusement marqué de leur infamie toutes les époques et tous les régimes. On en rompit vif quelques-uns au temps des rois. On en guillotina d'autres avant 1830. Enfin, au début de 1834, la Sûreté eut à s'occuper des premiers exploits d'un escroc fort habile, Séraphin Daniel.

Spirituel, intrigant, rusé, audacieux, il rêvait de vie fastueuse. Sans un sou, il lui fallait donc vivre d'expédients, et c'est ainsi qu'il innova l'escroquerie au mariage, tant de fois reprise depuis. En somptueux équipage, Séraphin Daniel arrivait dans une ville de province et s'y installait. Il fréquentait aussitôt les salons les plus cotés; on le voyait à toutes les fêtes, à toutes les réceptions. En moins de six mois, le galant aigrefin obtenait la main de quelque veuve fortunée ou de quelque jeune fille née de parents opulents. Peu avant le mariage projeté, il prétextait le lancement d'une grosse entreprise pour se faire remettre la dot ou les économies de sa future épouse, et il disparaissait. Sous divers noms, entre 1834 et 1850, il put ainsi jeter impunément le trouble dans de nombreuses familles. Toujours identifié trop tard, il fut plusieurs fois condamné au bagne... par contumace.

En 1852, alors qu'on commençait à l'oublier, il commit une escroquerie fabuleuse pour l'époque : un million deux cent mille francs.

Vêtu avec la dernière élégance, Séraphin Daniel se présenta, un matin de mars, chez un changeur de la rue Royale. Il demanda qu'on veuille bien lui acheter à domicile une volumineuse liasse de titres, liasse si imposante qu'il n'avait pu, par prudence, la porter sur lui.

Le nom qu'il donna était si connu en Bourse, l'hôtel où il demeurait



De l'autre côté de la cloison, Daniel raffla les billets, et fila.

était si recommandable, que le changeur acquiesça et compta, sans attendre, à deux de ses plus fidèles encaisseurs, la somme d'un million deux cent mille francs indiquée par le noble étranger... Celui-ci introduisit les deux encaisseurs dans un riche salon et, leur présentant les clefs d'un respectable coffre-fort tout en fer, enclavé dans l'un des murs de ce salon, il les invita à déposer dans cette caisse l'argent dont ils étaient porteurs.

Pendant ce temps-là, dit-il, je vais vous chercher des titres !

Le noble étranger passa alors dans la pièce à côté, tandis que l'un des encaisseurs serrait les liasses de billets dans le coffre, en ayant soin, par prudence, en vue d'un indiscret, de refermer aussitôt le panneau du coffre-fort.

Puis il s'assit près de son compagnon, sur un divan, en attendant l'arrivée des titres, mais le noble étranger ne revint plus. Avec une hâte fébrile, Séraphin Daniel, grâce à une ouverture pratiquée dans le caisson de fer, de l'autre côté de la cloison, avait ramassé les coupures dans une petite valise... et filé par l'escalier de l'office...

L'ingénieux filou ne devait pas encore être pris cette fois-là; mais, ayant passé en Angleterre, il tenta de poursuivre ses exploits et fut pincé. Il mourut fou quelques années plus tard, dans la prison de Pentonville.

LIRE DANS **MARIANNE** LE GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Une page spéciale illustrée sur **L'AFFAIRE STAVISKY** et une page spéciale sur les rois qui règnent encore : **GALETTES ET COURONNES**

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75c.

Abonnements (France et Colonies) : Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS
PARIS (VI^e) - 3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTÉ CHEQUE POSTAL : N° 1298-37
DIRECTEUR MARIUS LARIQUE
FRANCE ET COLONIES 65. » 35. »
ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 45. »
ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »
Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Détective"

DÉTECTIVE

VIDE-GOUSSET

On a pu croire ces jours-ci que les événements rajeunissaient de dix, vingt, quarante ans. Stavisky ? On pense Arton et Panama ; on pense Thérèse Humbert et l'héritage des Crawford. Rochette, ses mines et ses buissons ardents... Des noms, d'autres noms se lèvent : Zucco, Fontanille, le baron Reith, Oustric, Insull, incarnations brossées d'un même personnage aux cent visages, qui toujours se plaît à revivre : l'illusionniste aux longs doigts d'or, masque doré d'une éternelle duperie humaine.

On pense à cela, à chaque fois qu'un escroc abandonnant le monde souterrain du larcin à la petite semaine, prend figure de corrupteur public, qu'il foule aux pieds toutes les idoles : le crédit, la moralité, la perspicacité des grands du monde, l'Etat même ; qu'il devient le vide-gousset de tout un peuple...

Stavisky... Arton. On revit l'immense affaire de Panama. Le Stavisky de cette époque était un personnage à trois têtes. Sur l'une on pouvait inscrire le nom du baron de Reinach, sur l'autre Cornelius Herz, sur la troisième, la plus cocasse, Léopold-Marie-Emile Aaron : Arton...

Reinach coupait la bourse aux quinze cents millions des actionnaires de Panama ; Cornelius Herz, ami de Clemenceau, familier du président Grévy, grand officier de la Légion d'honneur, achetait les puissants du jour ; Arton payait les députés et couchait leurs noms sur une liste. Cela se passait vers 1886, une époque que Barrès — et Zévaès hier — nous ont restituée avec une immense vérité. Il s'agissait, ni plus ni moins, d'obtenir des deux parlements le vote d'une loi qui eût permis aux imprudents constructeurs du canal de Panama, de remplir leurs caisses vides, d'arracher, sans espoir d'arriver au but, huit cents nouveaux millions, aux petites gens qui avaient confiance dans le nom de de Lesseps.

Stavisky... Arton. On rêve. Il y eut cent quatre députés compromis. Un ministre de l'Agriculture, Barbé, ne parut valoir guère plus de cinq cent cinquante mille francs pour l'escroc aux doigts d'or, et encore ce fut un chiffre, car Baihaut, ministre des Travaux publics, ne représenta que 350.000 francs sur la liste. Rouvier, ancien ministre de Gambetta, fut compromis : il avait eu besoin des offices de l'escroc pour remplir la caisse aux fonds secrets ! Tel vice-président de la Chambre, ministre, sénateur inamovible, ne valut que 50.000 francs ; tel frère du Président de la République 30.000, tel ancien préfet de police 20.000, tel ministre de la Justice une somme analogue. Le scandale fut inouï. « C'est bien la première fois que je suis sur une liste ministérielle ! », disait Emmanuel Arène, qui avait touché aussi...

Retrouvera-t-on Stavisky ? On voulut aussi retrouver Arton. Ce fut une vaste rigolade. On envoyait à sa poursuite des policiers, à Venise,

à Bucarest, à Jassy, à Budapest, à Nuremberg, à Londres, mais on prévenait en même temps Arton de leur passage. « Allez ailleurs », lui câblait-on. Il fallut qu'un de ses commis le vendit, que Lépine, préfet de la rue, mais casseur de vitres, acceptât de l'arrêter, pour qu'il connût la sévérité des juges ; encore fut-elle tempérée, car il fut discret : sur cent quatre noms de chèquards, il en tut près de quatre-vingts...

Stavisky ?... Thérèse Humbert aussi recevait à sa table des ministres ; elle avait imaginé, pour se pousser dans la famille Humbert — des magistrats — de créer de toutes pièces le mythe d'un héritage fantastique, l'héritage des Crawford d'Amérique, gens qui n'avaient d'ailleurs jamais existé, et, pendant vingt ans, elle vécut et fit vivre les siens d'une vie magnifique, uniquement basée sur un illusionnisme de génie... Gravement, des juges sanctionnaient l'existence impossible des Crawford. Thérèse Humbert achetait des châteaux ; elle montrait à ses amis illustres un coffre-fort vide, où se trouvait, disait-elle, la plus formidable des fortunes. Elle eût dupé le monde entier et Dieu même. Paul Deschanel aspira à la main de sa sœur. Comme Stavisky, elle gageait des affaires sur son héritage illusoire : la rente viagère. Son bluff datait de 1882... En 1902 seulement, il creva. Elle s'enfuit, et il fallut l'aller chercher jusqu'en Espagne...

1906... Ce fut Rochette. Il avait commencé par créer le Crédit Minier Industriel et un journal : la Finance pratique (oh ! si pratique). Pour cinquante-trois millions il lança vingt sociétés : les Charbonnages de Lavenia, les Mines de Liad, du val d'Aran, de Carbaya, la Banque franco-espagnole, l'Union franco-belge, les Manchons et le Buisson Hella ; il créa cinquante-huit agences. Il savait aussi comment il est possible de duper les puissants du jour : des influences provoquèrent la remise des poursuites que, contre lui, on avait engagées ; arrêté, mis en liberté provisoire, il put s'enfuir, gagner Londres, tandis que, gravement, le Parlement instituait une sérieuse commission d'enquête. On voit au bagne des malheureux que les juges n'ont pas épargnés. En 1918, Rochette revenu en France avait retrouvé dix millions. On l'arrêtait en 1921, en 1927. On l'arrêta même par erreur. Il vit. Il prospère...

Duez, ami d'un grand nombre de puissants, s'était tout simplement contenté de voler cinq millions sur le milliard des congrégations, de les jouer, de les perdre ; il n'avait pas créé d'affaires ; il n'avait compromis personne ; aussi l'envoya-t-on au bagne où il est encore. C'était en 1911... Nous avons connu Fontanille, Zucco, banquiers à qui l'argent de leurs clients était surtout utile pour mener grande vie. Stavisky... Stavisky, toujours !...

Illusionnistes aux doigts d'or ! Ils sont de toutes sortes, des grands, des moyens, des petits... Le baron Reith créait des agences de Bourse, un crédit balnéaire, une association

de chauffeurs... Il fut, non directeur de l'Empire, comme M. Hayotte, mais directeur du Casino de Paris... Il fonda des syndicats pétroliers, une banque franco-néerlandaise, un trust de renards argentés. Même, il fit voler des automobiles ! Baron de fortune, tant qu'un mauvais hasard ne détruisit pas le mirage de sa puissance, ce fut un homme qu'on avait plaisir aussi à rencontrer sur les champs de course...

Effrayante puissance de l'argent... Attrait mystérieux des illusionnistes au masque d'or sur les naifs pour qui l'audace est synonyme de réussite certaine. Sans doute, cela est-il de tous les temps et de tous les régimes. L'Italie a eu Gualino. Nous avons eu Oustric. Oustric qui, de courtier en liqueurs, devint un des grands financiers de la terre, parce qu'il avait passé par une fabrique de munitions, et compris qu'il est profitable de faire antichambre dans les ministères. « Pensez-vous donc qu'il est nécessaire d'avoir des concours politiques pour faire aboutir une démarche », disait-on à un des hommes qu'il a compromis. « Oui ! » répondit-il. Il nous valut le drainage de notre épargne dans la malheureuse affaire de la Snia Viscosa. Il surprit la confiance de ministres puissants, intègres, d'un chef de police, d'un ambassadeur. Il connaissait le pouvoir des mirages sur les hommes, des cadeaux, de la vanité, des pots-de-ven...

Mirages !... C'est le secret des illusionnistes : vide-goussets de les faire surgir, de les grandir, d'y faire croire. Gualino libéré, Oustric libéré, peut-être pris par leur propre rève, se réinstallent, renaissent ; les affaires leur viennent. On ne commente plus leur pénible aventure, on l'oublie. On passe rue de Rivoli, devant leurs bureaux ; on y pourrait presque entrer sans y trouver l'ombre d'un mauvais souvenir...

Etonnante chance des hommes au masque d'or qui vivent souvent, leurs mauvais coups opérés, à l'abri de poursuites sérieuses, grâce au nombre considérable de personnalités qu'ils ont volontairement compromises et qui ont tout intérêt à ce que se fassent au plus vite le silence et l'oubli. Même si, pour les obtenir, il ne s'agissait que de « provoquer » des suicides...

Henri DANJOU.



Thérèse Humbert créa le mirage Crawford.



Henri Rochette, un autre illusionniste.



Duez dissipa les biens des Congrégations.

Le coup des travaux du canal de Panama consistait à extorquer des centaines de millions aux petites gens qui avaient eu une foi aveugle dans le nom de de Lesseps



L'appât du profit draine toujours l'argent des naifs sur des affaires de « Porcs français »...



Le baron Reith (en haut) et Itasse, son compère



«...Renards argentés», dont le bilan se solde invariablement par la débâcle de l'épargne.



Oustric, munitionnaire ami des ministres.



Le « banquier » Zucco et Fontanille, ci-dessous...



«...flambaient» l'argent de leurs clients.

BARCELONE

Sous le titre : On a fermé Buenos-Aires, notre collaborateur Marcel Montarron avait exposé, il y a quelques mois, dans une série de retentissants articles, les extraordinaires mesures prises en Argentine pour mettre fin à cette dictature des trafiquants de femmes, qui avait trouvé là-bas sa terre d'élection. La fermeture des maisons de plaisir, l'expulsion des trafiquants, avaient provoqué l'exode de tous ceux qui, en Amérique du Sud, vivaient de la prostitution. A son tour, Barcelone, qui avait vu affluer vers ses bas-fonds l'exode des hors-la-loi, a commencé son épuration. Voici le récit que nous adresse de la « Ville d'Amour » notre correspondant particulier :

Barcelone
(de notre correspondant particulier).

On épure Barcelone. Bientôt, on pourra dire que le célèbre Barrio-Chino a vécu. Une loi — la loi dite de vagabondage — vient de porter un coup mortel à l'asile légendaire des hors-la-loi, des proxénètes et des trafiquants du vice. La vie leur est rendue impossible et les prisons refusent du monde.

Les chanteuses des beuglants du « Paralelo » s'exhibaient presque nues sur la scène.

Telle est la conséquence du passage des services d'ordre public du pouvoir central de Madrid au gouvernement catalan. Les gouverneurs que la monarchie envoyait à Barcelone comme à un pays conquis ne s'occupaient que de leur fortune personnelle, en tirant le maximum de profit du jeu et de la prostitution. Les préfets désormais seront des Catalans et les mesures prises pour protéger la moralité publique, ont porté à leur comble les alarmes de tous ceux qui, à Barcelone, vivaient grassement des troubles profits du plaisir, ou qui cachaient dans les ruelles du quartier chinois leur aventureuse existence d'hommes traqués.

C'est le magistrat coup de filet du brigadier Maizaud, de la police judiciaire de Paris, opéré de concert avec la police espagnole, qui déclencha la première panique dans le monde de la pègre réfugiée à Barcelone. Les hors-la-loi désertèrent, dès ce jour-là, les artères principales de la ville. Les bars où ils tenaient leurs assises furent aussi abandonnés, car on les savait surveillés.

Mais, à la Prison Modèle, les victimes de la rafle attendaient avec angoisse le jour de leur extradition. On sait quelle ruse Pierrot-le-Fou et la Rocca, dit « l'Excommunié », employèrent pour retarder la fatale échéance. Heureusement, à l'aide de complicités extérieures, le chef de police Andreu avait son plan. Il voulait porter un coup décisif

au noyau de hors-la-loi parvenus à échapper au filet tendu autour des repaires de proxénètes. Plus de rafles, plus d'arrestations. Mais une surveillance discrète et tenace allait permettre d'identifier les hommes traqués — contumax, évadés du bagne, expulsés de Buenos-Aires — les femmes qui les aidaient à vivre, les « tôles » où ils s'étaient abrités.

Et l'hécatombe commença. Ce fut d'abord l'arrestation, à Puigcerda, d'un sujet français, Tiolat, réclamé par le Parquet de Nîmes pour assassinat depuis le 30 avril 1933. Tiolat avait été expulsé de Barcelone le 6 août 1933, mais il s'était réfugié à Puigcerda, ville frontière, et c'est de là qu'il s'entretenait par téléphone, presque journellement, avec deux autres sujets français des plus suspects qui, eux aussi, tombèrent dans les filets de la police.

Cette triple arrestation portait déjà à quinze le nombre des Français écroués à Barcelone. Mais l'épuration devait se poursuivre encore. La brigade spéciale du chef Andreu ne devait plus connaître de répit pendant plusieurs semaines. Brigade où il serait injuste de ne pas signaler l'activité et le cran de

Olivier le-Balafré (à gauche) et Raoul-Aimé Legras (à droite).

Maurice-Jean Dussant, évadé de Cayenne, arrêté à Barcelone.

Deux dansings du Barrio-Chino. « La Criolla » et chez « El Sacrista », où les invertis dansaient autrefois en toute liberté.

ATTAGIE

deux jeunes inspecteurs : Thomas Rodriguez et Enrique Garcia Bravo.

Un soir, cette brigade spéciale était à nouveau alertée... On lui signalait, dans la salle du fond d'un bar de la rue Cardinal-Casanas, toute une bande d'individus considérés comme très dangereux. A la tête de ces hommes, l'inspecteur-chef Andreu pénétra dans le café signalé, non sans avoir fait perner l'établissement par les gardes civils.

— Haut les mains ! Police !

Trois des individus interpellés exhibent des passeports émanant de l'Argentine et de Colombie, et protestent de leur bonne foi. — Nous sommes des touristes. Nous avons le l'argent pour satisfaire nos caprices de villégiature.

— Et vous ?

— Moi, dit le quatrième, j'ai oublié mes documents à l'hôtel, mais je suis négociant en huile.

— C'est bon, suivez-nous.

Les inspecteurs, fignant une retraite, encerclent le groupe. Le « négociant en huile » se baisse, comme pour ramasser un objet déposé sous la banquette. Mais il n'a pas le temps d'achever son geste. Les poignes des policiers l'immobilisent. Une lutte farouche s'engage. L'homme frappe des poings et de la tête, se dégage un instant ; mais les gardes civils accourus prêtent main forte aux inspecteurs. L'un des gardes est blessé. Mais le forcené maîtrisé est jeté dans un taxi et va rejoindre à la Préfecture ses quatre compagnons capturés.

— Comment t'appelles-tu ?

— Dujardin, Albert Dujardin...

— Tu mens. Tu te nommes Olivier, et tu es recherché par la police française pour l'attentat à main armée de la Place de la Bourse, à Marseille.

L'homme, se sentant démasqué, s'incline. La prise est bonne : deux contumax, deux évadés de Cayenne : Maurice-Jean Dusan, Raoul-Aimé Legras, Jean-Baptiste Giacomoni, et Victor-Alfred Olivier ; Olivier-Balafre qui avait, après le crime de la Bourse, disparu mystérieusement de Marseille !...

■ ■ ■

L'œuvre d'épuration de la brigade spéciale des recherches est loin d'être achevée ; mais, parallèlement à son activité, on assiste à l'étrange transformation, à l'assainissement de ce Barrio-Chino, dont rêvaient jusqu'à ce jour tous les marins bourlinguant autour du monde.

Le quartier chinois se meurt. Les music-halls du Paralelo, eux aussi, changent de peau. « Pompéia » devient le café-concert à la mode, avec des attractions européennes. Le « Royal » devient cabaret et dancing. On aménage différemment les salles. Et le spectacle change aussi de figure, si l'on peut dire. Les femmes ne montrent plus leur verso, mais leur recto.

Toutes ces transformations sont en contreplaqué, mais la transformation y est.

A la « Criolla » et chez « El Sacrista », où les invertis dansaient en toute liberté, tout est maintenant désert et sinistre. Les garçons tristes attendent les clients et aussi des temps meilleurs. Ils ne veulent pas croire que tout est fini. Ils se rappellent les leçons de morale de certains préfets con-

servateurs qui fermaient tout, pour céder après. C'était une question de prix.

On règlemente le plaisir, et les maisons de prostitution, régulières et protégées par la loi, profitent de ces circonstances pour rendre leur « ambiance » plus agréable.

Ainsi « Rita » ajoute un bar à ses salons. « La Sevillana », de deux salles sordides en aménage une grande, enlève le vieux papier des murs et les orne avec des glaces, des lumières tamisées et des bancs ripolinés, rouge et noir, très « apache ». Le garçon enlève sa veste et ses espadrilles et met un smoking et des escarpins. Mais le prix de trois pesetas (six francs) reste en vigueur.

Ces transformations, comme une rafale, passent de la maison close au meublé ; il n'est pas jusqu'à « Madame Petit », la doyenne, qui ne dépense presque un million pour, elle aussi, changer de visage.

Le propriétaire de cette « maison » est M. José de Ugarte, fils du sénateur et ministre du même nom. C'est un homme d'une grande prévoyance et qui a rêvé de donner une allure nouvelle aux maisons de prostitution. Il a une grande expérience et un grand amour pour le vice.

« Madame Petit » a été fréquentée par toute l'aristocratie espagnole et catalane. Le dictateur Primo de Rivera était un assidu de la maison, au temps où il était simplement général. L'ex-roi Alphonse XIII a dédié plusieurs de ses portraits à M. de Ugarte, que celui-ci garde précieusement en souvenir.

M. de Ugarte a servi de conseiller ou, plutôt, de confesseur à des centaines et des centaines de personnes qui venaient lui raconter leurs amertumes, infortunes sexuelles et leurs infirmités. Entre deux verres de cognac, il donnait des consultations sur des choses qui n'avaient aucun secret pour lui. Il initiait des néophytes aux plaisirs inconnus, en révélait de nouveaux aux amateurs, ouvrait des horizons insoupçonnés et donnait de l'espoir à tous. Pour lui, il n'y avait rien d'impossible dans le vice. Il était très bien secondé par le personnel féminin de la maison, et aussi par sa femme et son secrétaire.

Il fut le premier à payer avec de l'argent ses « pupilles » (c'est ainsi que l'on appelle en Catalogne celles que les autres établissements rémunèrent avec des robes et d'autres marchandises). Il fut également le premier à leur rendre la liberté.

Chez lui, les femmes peuvent coucher et manger à volonté. En réalité, sa maison est un vaste meublé, ouvert en permanence. Actuellement, il a groupé plus de soixante femmes pour le service de ses clients. Les juives polonaises abondent et travaillent sans vivacité ni plaisir. On dirait qu'elles sont venues là pour constituer un capital avant de retourner dans leur pays, au sein de leur famille.

M. de Ugarte s'en plaint. Il regrette le passé, au zèle inlassable, de sa maison.

— Autrefois, dit-il avec orgueil, mes « salons » étaient les premiers d'Europe pour les vices en tous genres. Maintenant, ça devient une sorte de grande firme commerciale où l'on dirait qu'une seule chose compte : l'argent. Les clients arrivent, paient, satisfont leur désir, et s'en vont. Les originaux, les raffinés, ont disparu, qui combinaient leurs plaisirs et mettaient tout le per-

sonnel en branle-bas. On se servait alors de mon petit théâtre dont j'étais volontiers le principal acteur.

« Une fois, pendant un pareil spectacle, un mari voyeur sortit de sa cachette en tirant des coups de revolver.

« Les loges étaient alors commandées à l'avance et se remplissaient à la sortie des spectacles. Mais le temps passe, et la fantaisie se meurt... »

Et M. de Ugarte regrette de ne pas connaître un successeur digne de lui. Il regrette que les magnifiques réformes qu'il voit s'effectuer sous son règne ne servent qu'à des plaisirs innocents. Il a conservé pourtant les tarifs des beaux jours : cinq pesetas (cinq francs pour la maison, cinq pour la dame). Il y a dans la maison un dispensaire mieux outillé que celui des hôpitaux de l'Etat ; sur la terrasse, des chambres de convalescence et des solariums, des salles de bains-douches, une vaste salle à manger et une grande cuisine avec une énorme glacière dernier modèle.

Deux caisses permettent le fonctionnement permanent, nuit et jour, de la maison. Le marin qui arrive des îles lointaines peut toujours y changer dollars, souverains, dinars ou roupies.

M. de Ugarte a commencé presque seul. Il a dû se battre pour s'imposer dans le quartier et pour faire triompher des principes qui étaient en opposition avec ceux des autres maisons. A la fin, ses méthodes d'organisation ont triomphé et il pense à la création d'une maison de retraite pour les femmes qui ont passé leur vie à donner, pour cinq pesetas, l'illusion de l'amour.

En France, M. de Ugarte aurait sans doute déjà publié ses mémoires. A Barcelone, non — les éditeurs sont rares. Et M. de Ugarte en est réduit à contempler avec des yeux mélancoliques d'administrateur-proprétaire tout ce monde qu'il fait vivre : musiciens, garçons, domestiques, un bataillon de « pupilles » et de femmes de ménage. Il n'épargne rien pour le confort du client. On a mis dans les chambres des poissons exotiques dans des aquariums illuminés aux tons changeants. On a fait installer des ascenseurs ; on a ouvert un café-salon d'un luxe inouï et tel qu'on n'en connaissait pas à Barcelone...

Mais, en même temps que disparaissaient les vieilles chambres aux murs recouverts de coupures de journaux et d'images de stars, et où, parfois, sur une petite chapelle de la Vierge del Pilar, une lampe à huile brûlait jour et nuit, un peu de poésie romantique s'en est allé...

Il est fort heureusement une ambiance qu'aucun décorateur ne pourra modifier : c'est celle que composent ces photos familiales, ces bibelots, ces petits coussins brodés par les pensionnaires, aux heures d'attente, ces bouteilles de verre courbées, ces oiseaux des îles rapportés par les marins de passage...

Mieux que les plus beaux mobiliers, que les plus riches draperies et que les lits les plus somptueux, ce sont ces pauvres bibelots futiles qui créaient la chaleur vivante des chambres d'amour d'autrefois, et qui suffisaient à offrir cette inquiétude qu'on y va parfois chercher...

■ ■ ■

On épure Barcelone...

Mesures de propreté et de sécurité indispensables.

Mais tandis que la « ville d'amour » joue, à présent, à la dame de beauté, parée, vernissée, up to date et garantie sur facture, ne risque-t-elle pas, du même coup, de perdre cette « beauté du diable » qui pimentait son visage et en était le principal attrait ?

Jérôme MAYNARD.



Thomas Rodriguez et Enrique Garcia Bravo (à droite), deux jeunes inspecteurs de la Sûreté, qui épurent Barcelone.



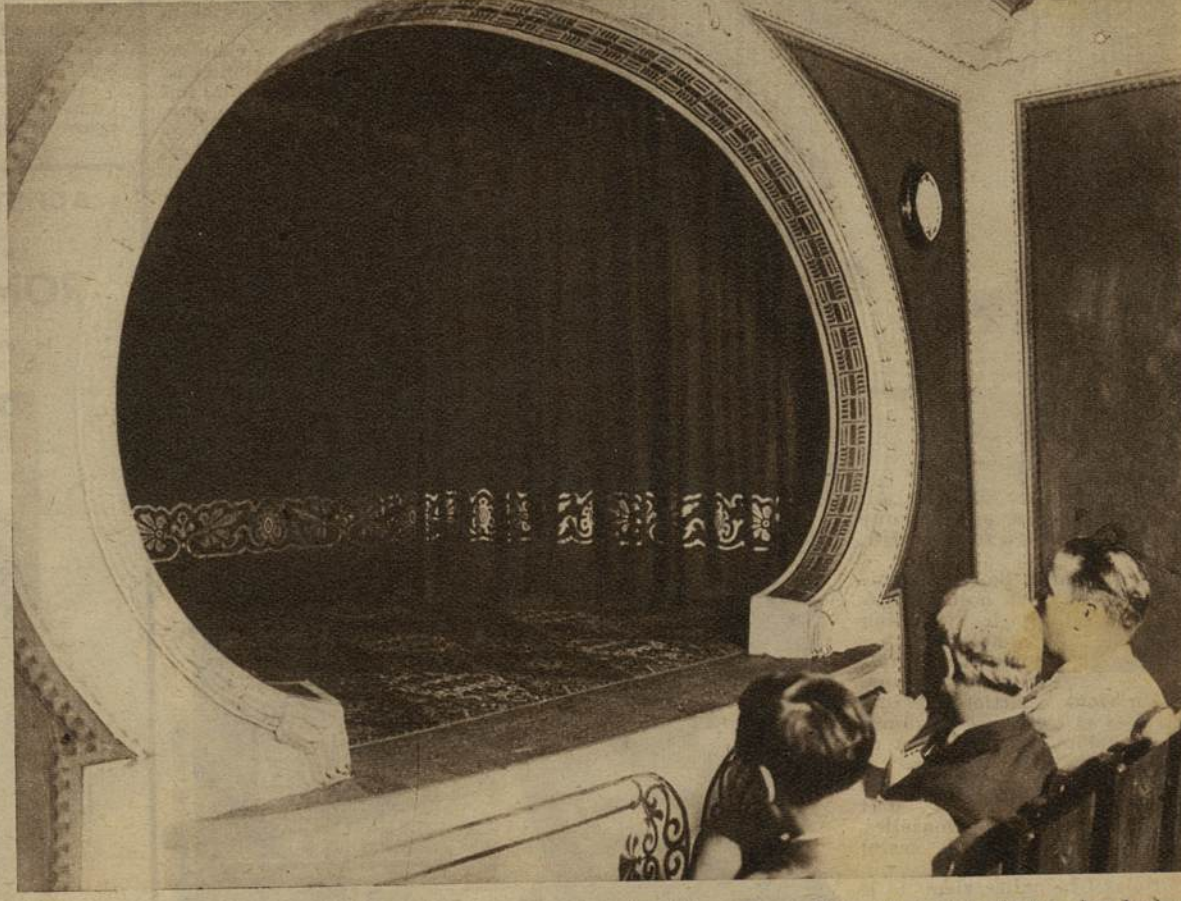
Les music-halls ont complètement transformé leur ambiance et leurs salles.



Une chambre élégante, chez « Madame Petit », avec son décor d'aquariums.



Peu à peu, les couvertures de journaux illustrés et les portraits de stars disparaissent des murs des asiles d'amour, qui en étaient criblés.



Non seulement on peut trouver, chez « Madame Petit », les salons, les solariums, les bains-douches les mieux installés, mais on peut y assister à des sketches d'une galanterie osée.

FAITS DIVERS

PHOTO DE FAMILLE



Les deux « fiancés » avaient commis l'imprudence de ne pas tirer les rideaux de leur chambre, 66, rue Chapon.

EST bien pour leur attitude imprudente, et sans qu'il aient eu l'intention d'offusquer leurs voisins, que Jean Valladi, maître d'hôtel, et sa maîtresse, Marie Moutriot, sans profession définie, étaient poursuivis la semaine dernière devant la 12^e Chambre correctionnelle. Ils avaient eu le tort de ne pas tirer les rideaux de leur chambre, 66, rue Chapon, et la guigne d'avoir en face d'eux une jeune fille qui prenait le frais à la fenêtre.

La petite jeune fille avait prévenu sa maman ; la maman avait prévenu un gardien de la paix ; le gardien de la paix avait constaté le délit... Le rapport de l'agent mérite d'être retenu :

« Requis par Mme L..., je suis monté au 4^e étage et j'ai nettement vu, dans la maison d'en face, les deux inculpés. L'homme s'est assis sur le lit, face à la fenêtre ; la femme lui a donné une rose, puis s'est assise auprès de lui. Ensuite, ils se sont enlacés. Au bout de cinq minutes, l'homme m'a aperçu, car je m'étais placé bien en vue... Il a alors caché ses parties sexuelles et il a tiré les rideaux... »

Un mystère dans cette petite

histoire ? Que signifiait l'offrande de la fleur, en un instant où d'autres dons sont ordinairement acceptés ? Il appartenait à Jean Valladi d'en fournir au tribunal l'explication.

Solide garçon, de bonnes manières (il a été barman, puis maître d'hôtel dans les plus grands restaurants), les cheveux frisés, souriant, mais d'un sourire très embêté, tournant son chapeau entre ses doigts pour se donner une « contenance », à côté de sa

complice, très « bonniche endimanchée », Jean Valladi eut la parole :

— Mon président, voilà : mon amie voulait me photographier ; alors, vous comprenez, elle trouvait que ça faisait mieux avec une rose (sic).

Le président Dullin, dont la barbe et le regard austères signifient qu'il goûte assez peu le genre de divertissements dont le tribunal qu'il préside sanctionne chaque semaine les écarts, ne comprenait pas très bien.

M^r Maurice Darras, subtil défenseur du maître d'hôtel et de sa maîtresse, jugea prudent d'intervenir. Avec l'humour que ses amis connaissent, il montra que toute cette histoire était au fond bien anodine.

— Mes clients n'ont accompli aucun geste obscène, dit-il ; les yeux innocents de Mlle X... n'ont pas dû être troublés par le spectacle de la rose offerte au pied du lit... Simple imprudence.

JEAN VALLADI. — Comme le temps était sombre, mon amie n'avait pas fermé les rideaux pour pouvoir me photographier.

M^r MAURICE DARRAS. — Il est certain que la leçon d'aujourd'hui servira à mon client et que, s'il lui prend la fantaisie de « poser » une autre fois, il évitera de se faire voir des jeunes filles qui pourraient se trouver à la fenêtre d'en face...

Au siège du ministère public, le substitut Demangeot, le plus parisien des magistrats, sourit. C'est lui qui, juridiquement, « au nom de la société », exerce les poursuites ; il est facile de deviner que, s'il n'avait tenu qu'à lui, il n'aurait peut-être pas dérangé trois magistrats qui ont d'autres chats à fouetter.

Le tribunal condamne Jean Valladi et Marie Moutriot à un mois de prison et 50 francs d'amende.

On ne sait pas encore si la photographie qui fut la cause du procès figurera dans un album de famille !

Jean MORIÈRES.

Subtil défenseur du couple malchanceux, M^r Darras plaide cette cause avec l'humour qu'on lui connaît.



AMADOU-BA, « ROI » DÉCHU



Amadou-Ba est écroué maintenant au fort de Hâ.

MADOU-BA, un magnifique noir sénégalais de vingt-cinq ans, était le « roi » du quartier Saint-Pierre, à Bordeaux.

Un vieux quartier aux rues étroites et tortueuses, sillonné de matelots, de dockers et de filles.

Amadou — qui s'enflamme vite, son nom le veut ! — était le chevalier de cinq donzelles. Il était respecté et craint dans son royaume.

Hélas ! la police vient de le détrôner.

Elle a découvert, en effet, qu'il était un des plus habiles commis voyageur en traite

des blanches de France et de Navarre. On a saisi dans sa chambre toute une documentation et un fichier des plus édifiants, une importante collection de photographies de femmes, et un répertoire de « colis », « casés » et à caser » dans tout le Sud-Ouest.

La prise est belle et promet d'autres arrestations.

Amadou-Ba, « roi » déchu de Saint-Pierre, est maintenant écroué au fort du Hâ.

L. P.

Une des « sujettes » des rues secrètes de Bordeaux

La porte historique du quartier Saint-Pierre.



DES CHEVEUX MAGNIFIQUES !

AVEZ-VOUS DES PELLICULES ? VOS CHEVEUX TOMBENT-ILS ? BLANCHISSENT-ILS PRÉMATURÈMENT ? SONT-ILS ABIMÉS PAR LES FRISURES EXCESSIVES, LES TEINTURES ET LES DÉCOLORATIONS ? Ce n'est pas de l'emploi d'une lotion quelconque que vous pouvez attendre le succès. Seuls les

SÉRUMS CAPILLAIRES

préparés spécialement pour chaque cas et agissant directement sur le siège même de l'invasion microbienne. Grâce aux SÉRUMS CAPILLAIRES, on obtient :

INSTANTANÉMENT Suppression des démangeaisons ou irritations.

EN DEUX JOURS Disparition des pellicules.

EN UNE SEMAINE Toute chute de cheveux, même de date ancienne, est enrayerée.

EN 4 à 5 SEMAINES Les bulbes pileux sont débarrassés de toute invasion microbienne et sont remis en état de fonctionnement régulier, permettant une repousse normale.

Les lecteurs et les lectrices de « Détective » recevront, absolument gratuitement et discrètement, l'indication du traitement approprié à leur cas. Joindre pour l'examen : une mèche de cheveux (tombée de préférence), nom et adresse (bien lisibles), âge, sexe et toutes les indications concernant leur cas.

Adresser au Laboratoire des SÉRUMS CAPILLAIRES (Dépt. 265 K), rue de Téhéran, 15, Paris (VIII^e)



La mode de sortir tête nue rend la calvitie encore plus insupportable

Un carrier qui était toujours fatigué

C'est la « petite dose » qui lui a rendu force et vigueur

Ce carrier appelle les Sels Kruschen « ses sauveurs », car ils l'ont transformé du tout au tout. Il écrit :

« Les Sels Kruschen sont merveilleux. Avant d'en faire usage, j'étais toujours souffrant. J'avais les articulations enflées, des douleurs dans les reins, je ne pouvais dormir. Mais depuis un an, tous les matins, je prends ma petite dose de Sels Kruschen, ce qui me donne force et vigueur. Je ne suis plus jamais fatigué malgré mon emploi pénible de carrier, je ne souffre plus de nulle part et je suis heureux de vivre. »

L. D... à C... (E.-et-L.). Lettre n° 1570.

L'usage quotidien des Sels Kruschen met fin aux douleurs rhumatismales parce qu'il en fait disparaître la cause. Kruschen oblige les reins, le foie, l'intestin à éliminer régulièrement les poisons uriques. Il supprime radicalement toute constipation et purifie le sang. Et quand votre sang est pur et fort, vous vous sentez tout naturellement gai, actif, plein d'énergie. Essayez dès demain les bienfaits de la « petite dose » quotidienne.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

UN FONCTIONNAIRE SATISFAIT

Monsieur André, employé à l'Administration des Douanes, se félicite d'avoir usé de la recette suivante que tout le monde peut préparer facilement chez soi et grâce à laquelle ses cheveux ont retrouvé leur couleur naturelle alors qu'ils étaient complètement blancs :

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salon de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

ACHETEZ TOUS LES JEUDIS

chez votre libraire LE PLUS ANGOISSANT DES ROMANS POLICIERS

le roman complet 0.50

Lisez cette semaine



Ch. PLOX, éditeur 63 bis, rue du Cardinal-Lemoine, Paris

STUDIO UNIVERSEL

31, AVENUE DE L'OPÉRA En exclusivité pour la première fois à Paris

CLUB DE MINUIT

Version anglaise. Sous-titres français

avec CLIVE BROOK et George RAFT

Vedette de « SCARFACE »

Permanent 14 h.-20 h. Soirée 21 h. Louez vos places. Opéra 01-12

DETATOUZEZ-VOUS

vous-même, rapidement, sans douleur, avec le détatoueur SOLED. Nouvelle méthode scientifique, ne laissant aucune cicatrice. Envoi discret contre remboursement : 100 francs. Résultat garanti. Renseignements gratuits sur demande à : Pharm. S. MILLANT, 66, rue d'Hauteville, Paris (10^e).

ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE-CYSTITE-PROSTATITE

guéris radicalement et rapidement par

PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire;

évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharma.

La boîte 16 fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36 20

AVIS

Les anciens Elèves diplômés de l'Ecole Internationale de Détectives désireux de suivre les COURS SUPÉRIEURS (expertises en écritures, dactyloscopie, cryptographie, etc., etc.) peuvent écrire dès à présent, 34, rue La Bruyère, Paris, IX^e, pour obtenir les renseignements en vue de leur inscription pour la session 1934.

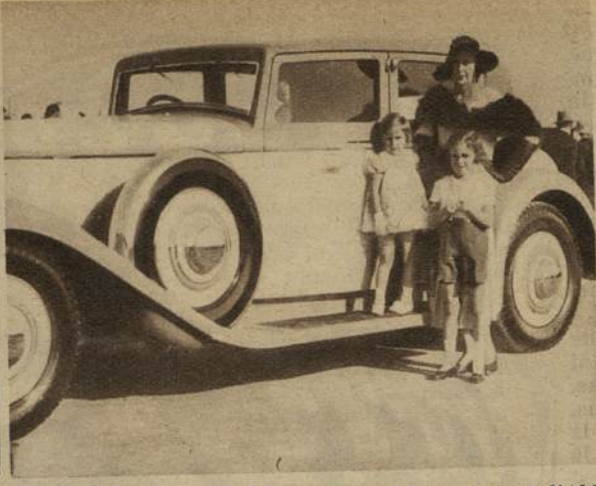
QUE VOUS RESERVE L'AVENIR ?



GRATUITEMENT, le Célèbre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Égypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et L'AVENIR des destinées humaines est saisissant ; grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND, Service L. C., 25, Galerie des Marchands, Paris (8^e).



Maints parlementaires assistèrent aux réceptions de La-Celle-St-Cloud



Mme Stavisky et ses enfants, au concours d'élégance automobile, obtinrent le prix d'honneur.



Au cours d'un festin d'adieu à Marly-le-Roi, Stavisky fut arrêté en 1926.

STAVISKY...

L'INDIGNATION est le sentiment populaire le plus primitif, le plus prompt et le plus facile. C'est aussi celui dont les meneurs de foules savent le mieux jouer. Dans l'affaire Stavisky, il anime, grâce à un paradoxe comique, à la fois les dupes et les dupes. Les premiers constituent la masse puissante du peuple français qui triche avec discrétion sur ses feuilles d'impôts, élit ses députés avec foi et conscience et souscrit aux emprunts garantis par l'Etat; les seconds forment la république des camarades, où chacun est sûr d'être un honnête homme, qui se le jure au confessionnal laïque, mais qui, sur le tréteau où il faut montrer ses biceps, ne se permet pas d'être moins malin que ses voisins.

Le courroux, le cri de conscience révoltée des hommes en place m'apparaissent depuis dix jours comme une farce miraculeuse. A la lecture du dossier Stavisky, rédigé par un greffier, Voltaire s'avouerait désarmé, Rousseau attendri, Beaumarchais sans imagination. Car la comédie que l'on joue au pays dépasse la mesure, et l'on sait si la mesure est large.

J'ai connu Serge Alexandre comme tous ceux qui sortent un peu à Paris l'ont connu. Nous le voyions avec lucidité, tel qu'il était sans se cacher de l'être : un coquin savoureux, plein du charme un peu mélancolique de ceux qui n'ont plus rien à perdre et qui jouent leur chance avec les atouts que la veulerie et les appétits des autres leur donnent. J'ai entendu un grand journaliste, un peseur de conscience impitoyable, François Mouthon, directeur du *Journal*, dire en 1929, quelques temps avant sa mort, de Stavisky : « La canaille la plus sympathique de Paris. »

Ses histoires de 1926 étaient sorties sur trois colonnes, pendant quelques jours, dans les journaux ; sa photographie de l'identité judiciaire traînait partout. On ne pouvait pas ignorer quels étaient ses talents, ses victoires, ses défaites, ni à quelle récurrence il allait automatiquement. Ceux qui ne se mêlent pas d'affaires prenaient de lui ce qu'il pouvait leur donner, sa saveur, son pittoresque, cette couleur qui pare les aventuriers. Pour les autres, il était l'homme qui payait. Stavisky payait toujours, payait tout le monde. Je veux bien qu'il ait dépensé en cinq ans, personnellement, cinquante millions. Il en a escroqué sept ou huit cents. Le reste est passé dans toutes les caisses : les caisses des journaux, les caisses de candidats à la députation, les caisses des hommes en place. Et tout cela était fait avec une légèreté, une indifférence, une amabilité désarmantes.

Les meneurs de Paris montraient aux premières avances un visage distant, puis, à la longue, se dégelèrent.

Puisque un tel a accepté de dîner avec Alexandre, pourquoi n'accepterais-je pas, moi ? Je ne suis pas plus bête que lui. Kruger s'est bien assis à la table des rois.

Et il se rassuraient en mesurant leur nombre. Chacun y allait de bon cœur, ne se sentant pas plus engagé que cinquante autres puissants. Et il y a là le signe d'une inconscience, d'une absence de clairvoyance absolument invraisemblables. Stavisky devait sauter, devait s'écrouler. C'était fatal et tout le monde le savait depuis longtemps ; comme tout le monde attend la chute de deux ou trois autres Stavisky, dans deux jours ou dans deux ans.

Il y a trois mois que les journaux financiers, les publications spécialisées ont attaché le grelot et sonné l'alarme sur le seul plan technique, avec les bons du Crédit de Bayonne. Le commissaire aux délégations financières Pachot, qui est à la retraite depuis quelques mois, criait au scandale depuis un an. De hauts fonctionnaires ont le dossier depuis deux mois sur leur bureau. On attendait. On attendait quoi ? Peut-être que Stavisky, une fois de plus, s'en tirerait par une acrobatie. L'affaire des optants hongrois, qu'il préparait, devait lui rapporter deux cents millions dans quelques semaines. Il aurait couvert l'affaire de Bayonne, comme il avait couvert successivement chacune de

ses escroqueries, par une escroquerie nouvelle.

Il a fallu, pour le perdre, l'aveugle et tranquille conscience d'un petit contrôleur provincial des finances, qui arracha, par surprise, les aveux du triste Tissier et le fit arrêter, séance tenante, par le commissaire de police local, comme pour un flagrant délit d'outrage aux mœurs ou de vol à la tire. Si ce fonctionnaire avait télégraphié à Paris, demandé des instructions, peut-être l'affaire ne serait-elle pas sortie. Et il me plaît assez que la démocratie eût encore des rouages assez compliqués, assez inattendus et assez parfaits, qu'elle eût à ce point, depuis la prise de la Bastille, prévu la défaillance charnelle de ses maîtres, pour avoir placé, ça et là, ce grain de sable qui s'appelle le fonctionnaire, dans le grand engrenage désordonné.

La veille de Noël, un de mes amis, très répandu dans le monde des affaires, me dit :

— Je viens de rencontrer le secrétaire d'Alexandre. Son patron vient de filer sans prévenir personne que sa femme.

— Alors, Sacha, le beau Sacha ?

— Il saute.

Pendant deux heures, il démonta devant moi le mécanisme des bons de Bayonne et des autres affaires Stavisky. La chose restait encore secrète ; un juge d'instruction était saisi ; Alexandre était en fuite ; mais l'aveuglement, la mystique des protections étaient encore si forts que mon ami ajouta :

— L'affaire ne sortira pas. Elle ne peut pas sortir. Ce serait plus fort que Panama, plus grandiose que tout ce qu'on a vu jusqu'ici.

De fait, elle débuta par trois lignes discrètes à la quatrième page des quotidiens. On sait comment, à la fin, elle enfla et rompit les barrages. Et je dirai peut-être tout à l'heure, quelle protection fit soudain défaut à

— Alexandre, c'était Stavisky ? Incroyable ! Et qui est Alexandre ? Qui est Stavisky ?

On ne peut même pas leur en vouloir. Entre la compromission, la faiblesse minuscule dont tout le monde est capable, et la grande, dans l'enfer actuel, où est la mesure de la morale ? Il n'y a pas de différence entre une femme du monde qui se donne pour la Légion d'honneur de son mari et la pierreuse qui se donne pour dix francs et, pourtant, l'une reste une femme du monde.

La personnalité même de Stavisky disparaît dans cet orage, d'autant plus que sa personnalité n'est pas saisissante de puissance. Il cristallise des passions diverses ou plutôt le rebut des passions qui dominent notre époque : la loi de la vitesse, de l'or, du plaisir. Il était l'usurier de ce que les

Arlette Simon ayant été fidèle durant les mauvais jours, Stavisky l'épousa et l'associa à sa vie brillante.



Ancien chanteur de café-conc, gérant de théâtres, escroq d'envergure, Stavisky était la canaille la plus sympathique de Paris.

Stavisky, quel large parapluie s'écarta au dernier moment de sur sa tête et le laissa découvert sous la pluie morne et noire des débâcles.

C'est alors que les gens en place devinrent prodigieux. Ils s'indignèrent plus fort que le contribuable encore. Ils exigèrent des enquêtes et des sanctions. Ils digèrent tout d'un seul coup : l'appui pour les élections, le Pommard du Café de Paris, les soupers avec les girls de l'Empire.

L'aigrefin, qui avait débuté en dépouillant Jeanne Bloch, finit sa carrière en lançant Rita Georg (ci-dessous, à droite).



D'une aventure de Stavisky avec une camarade de « l'Univers », naquit une charmante fillette, Georgette-Micheline qu'il reconnut quinze ans après.



hommes les plus forts ont de bas, de fragile en eux.

Fin d'un régime ?... Peut-être. En tout cas diagnostic pathologique d'une civilisation, qui est trop grande pour elle, usée à vingt ans comme une danseuse acrobatique. Point de repère de la révolution gigantesque que nous vivons depuis quinze ans, sans nous en rendre compte, faute de recul. Il y a des Parisiens, en 1793, qui ont ignoré la Terreur. Nous aussi, nous avons la nôtre.

■ ■ ■

L'actualité judiciaire et politique de l'affaire, entrée dans la procédure, soumise à



Les stations de montagne et les plages lui décernaient le rôle de vedette

des demi-étouffements comme à des renversements foudroyants, n'en est pas le côté le plus attachant. Il vaut mieux en recréer l'atmosphère autour de la vie étonnante du petit juif levantin, sentimental et faible, qui ramassait l'or partout où il le rencontrait et le laissait couler mélancolement entre ses doigts, comme du sable.

Alexandre-Serge Stavisky naît le 20 novembre 1886, en Russie, à Svobodka, dans la province de Kiew, de parents juifs. Après quelques tribulations dans les Etats du Proche-Orient, les Stavisky arrivent à Paris, s'y installent, et se font naturaliser Français. M. Stavisky père monte, rue de la Renaissance, un cabinet de dentiste. Sacha n'a pas quinze ans qu'il commence à se faire la main, en dérobant dans l'atelier paternel les lingots d'or, dont les dentistes ont à avoir une provision, pour aller les vendre à des boutiquiers de la rue des Blancs-Manteaux.

Il a vingt ans. C'est un garçon timide, à la poitrine étroite, aux noirs cheveux ondulés, au profil caractéristique de sa race, à la peau molle et blanche, avec des yeux, des cils et des mains de femme. Il croit se sentir une vocation artistique et entreprend de s'essayer au café-concert. Il débute, sans éclat, dans un boui-boui de l'avenue de Wagram. Un public, et même des camarades sans pitié, le dégoûtent de l'art. Des loges crasseuses, il se faufile dans les cabinets directoriaux et, en 1909, le voilà gérant des Folies-Marigny.

Ses véritables débuts dans la finance, il les fait, en 1912, en fondant rue Caumartin une officine d'affaires. Il s'y essaie à de menues escroqueries, assez mal caractérisées pour que le Parquet ne puisse le confondre et doive se contenter de lui faire fermer boutique. Quelque temps après, une plainte plus précise l'oblige à quitter la France, déjà. L'autre jour, Stavisky, en abandonnant brusquement la partie, a dû penser à cette première fuite ; juste vingt ans après, il recommence les mêmes gestes de l'homme traqué.

1914. Sacha est à Bruxelles et c'est la guerre. L'invasion allemande le refoule vers la France où il n'a pas d'autre ressource que de s'engager. Avec la légion étrangère, il fait quelques mois de front puis se fait réformer. Il rôde en province, fait une apparition à Paris en 1916, juste pour se faire condamner à six mois de prison, disparaît. Il n'est pas à son aise. Cette atmosphère de fièvre et de justice expéditive ne lui plaît pas. Pourtant, c'est à Paris seulement qu'il peut vivre, se défendre. Il revient sur les boulevards à la fin de 1917.

Il n'est guère reluisant, à cette époque. Il a trente ans déjà. Il n'a jamais été jusqu'ici qu'un petit escroc de quartier. Ses aventures sentimentales se bornent à des figurantes de cafés-concerts et à des femmes de chambre d'hôtel. Il ne sait pas encore s'habiller ; il n'est pas soigné. Il a les cheveux longs dans le cou, une petite moustache sous le nez, le regard incertain. Si

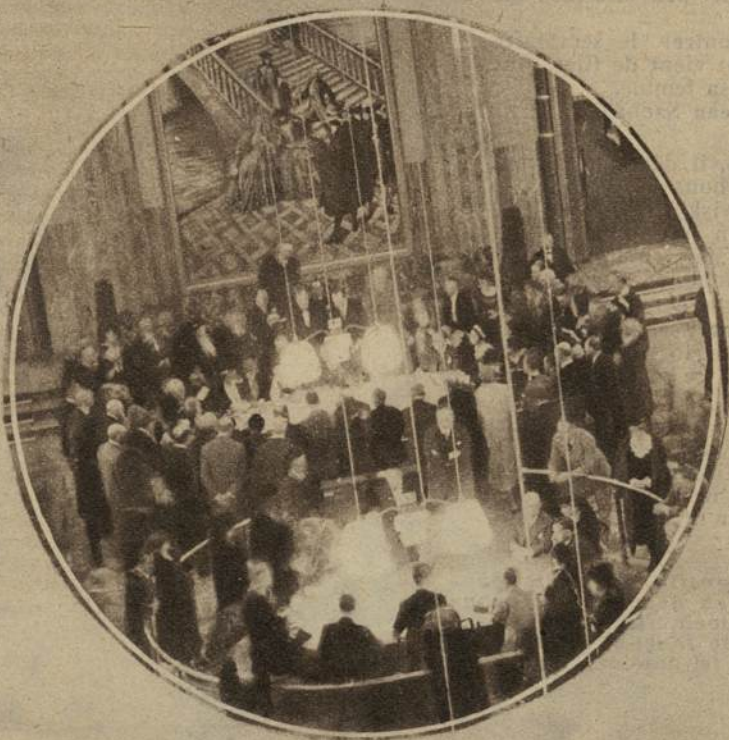
quelqu'un ne s'occupe pas de lui, et vite, il va finir patron de maison close en province. Un jour, un quelconque tribunal correctionnel l'enverra à la relégation. Il est Levantin jusqu'au bout de ses ongles sales, sans ressort, sans caractère.

Là-dessus, il rencontre Fanny Bloch. Sous le nom de Jeanne Darcy, cette grosse fille avait eu un gros succès de chanteuse, avant la guerre. En 1917, elle avait maigri et chantait déjà moins. Elle fit la connaissance de Stavisky dans un dancing clandestin, et devint sa maîtresse.

A partir de ce moment-là, la destinée de Sacha change de face. On a brusquement l'impression qu'il sait où il va. Cette femme, qui a du linge de dentelles et des relations, lui donne de l'assurance et le goût de la conquête. C'est l'époque la plus lourde de la guerre. L'enthousiasme est tombé. Paris est las ; las des restrictions, de l'angoisse, des nuits sans lumière. Un peu partout, dans des caves, dans des hangars, s'installent des boîtes secrètes, où, toutes portes closes, à la chandelle, au son d'un orchestre de déserteurs, on apprend les premières danses américaines, ventre à ventre. Sacha, lui, organise des tripots, des casinos volants, dont tout le matériel, quatre jeux de cartes et des jetons, tient dans les poches d'un pardessus.

Chaque soir, il trouve un local nouveau, n'importe quoi, une arrière-boutique de crémier, le salon d'un noble décaqué, une baraque de la zone. Des rabatteurs lui amènent des clients, presque uniquement des femmes, les demi-mondaines de 1910 déjà défraîchies, quelques femmes de généraux. On joue au baccara sur une table sans tapis. Quand la police n'intervient pas, à la fin de la nuit, toutes les vieilles folles sont dépouillées, et, seule, la cagnotte de M. Sacha est pleine. Encore, sur ces glorieuses carcasses, achève-t-il son apprentissage de séducteur, met-il au point sa botte de Don Juan qui, quinze ans plus tard, assurera encore son succès, avant de consommer sa perte.

Quand il en a assez de jouer les croupiers à la sauvette, il pense à s'installer chez lui et persuade Fanny Bloch d'ouvrir un cabaret-dancing. C'est le « Cadet-Roussel », rue Caumartin. Jeanne Darcy y reçoit en robe suggestive et Sacha trône à la caisse et à l'office.



Le « Cadet-Roussel » voit l'armistice, la paix. Les hommes reviennent, les affaires reprennent. Stavisky devine l'hystérie des années qui vont suivre et que les premiers qui, au milieu du bouleversement général, reprendront leur sang-froid, seront les maîtres. Son sang-froid il ne l'a jamais perdu, s'il n'est pas encore très assuré de son talent. Mais Fanny Bloch le gêne qui ne peut plus rien lui apporter. Il la dépouille de huit cent mille francs et la quitte.

Il rencontre Hammel et fonde avec lui le Syndicat du Cinéma.

C'est sa première affaire et elle porte déjà la marque de sa folie, car Stavisky est fou d'abord. Un Oustric a le génie des affaires et ne devient mégalomane qu'après, entraîné par l'ampleur de ses entreprises. Stavisky commence par être fou. Le génie des affaires ne lui vient qu'à la longue, et comme un instrument. Aucune des affaires de Sacha, jamais aucune, n'a été viable en principe, ni même logique. Avec le trust du cinéma, il voulait élever sur la Côte d'Azur une véritable ville nouvelle, un Hollywood français.

Le krach ne fut pas long à venir et, par hasard plus que par habileté, Stavisky s'en tira, glissa entre les doigts des experts et des enquêteurs.

Pourtant, il préfère qu'on l'oublie et se hâte de monter un office d'importation-exportation pour se donner un prétexte à voyager dans le Proche Orient.



De ses débuts, il avait gardé l'attrait des spectacles, et c'est lui qui, ces derniers temps, subventionnait « l'Empire ».

Il y reviendra souvent depuis. C'est qu'à Budapest, à Athènes, à Constantinople, Stavisky se sent à l'aise. Il est resté Oriental, il respire là-bas l'air qu'il lui faut. Il s'introduit à Stamboul et à Salonique dans les puissants syndicats de trafiquants de drogues et, pendant quelque temps, il expédie régulièrement en France des barils d'huile ou des caisses de jouets pleins d'opium et de cocaïne.

Mais, pour ce métier de forban international, il faut une audace et une énergie physiques que Sacha n'a pas. A la menace des premiers règlements de comptes sérieux sur le Danube il abandonne tout et rentre à Paris. Il n'aime pas se battre, il n'aime pas l'effort. Il lui faut les bureaux à porte secrète, les paperasses à truquer, les hommes de paille dévoués et stupides pour les démarches audacieuses. Il se lance dans une bizarre entreprise alimentaire. Il s'agit de lancer un consommé de viande. Les affiches du P'tit Pot couvrent les murs, mais les épiciers crédules qui passent des bons de commande en seront pour leur argent.

Ayant fait bouillir sa marmite, Stavisky s'affaire, de 1922 à 1924, dans diverses Sociétés fantômes : « Chez elle »,

visky. Celui-ci, furieux, va de nouveau arrêter Sacha, l'amène à la Police judiciaire et soumet à un passage à tabac de première classe pour lui faire avouer qui est son véritable complice. Stavisky courbe le dos sous les coups, pleure et ne dit pas le nom. Le chèque n'étant plus là pour témoigner à l'audience, on est bien forcé de le relâcher et classer l'affaire.

Mais c'est de ce jour-là, exactement, que date la carrière d'Alexandre Sacha Stavisky. De brochet, il devient requin ; de piètre margoulin de l'escroquerie, grand forban d'affaires. D'abord parce qu'il est brûlé, désolé, qu'il n'a plus rien à perdre. Un homme qui a été rossé par des policiers, est perdu pour la morale sociale. Hors la loi, il possède désormais un atout formidable sur ses adversaires, l'absence désespérée de scrupules.

Il y a surtout autre chose. Le juif besogneux, le maquereau sans classe, le louche entremetteur d'usuriers a soudain compris que les consciences sont à vendre, à condition d'y mettre le prix. Stavisky est



« la France Continentale », etc. Tout cela reste fait. Stavisky n'inquiète personne. S'il a sa fiche à l'anthropométrie, la justice l'a oublié et seuls les experts de la section financière du Parquet voient, quelquefois, passer le nom de ce comparse dont la signature n'est jamais au bas d'une pièce compromettante.

Sacha devient intéressant en 1925 parce qu'il rentre dans l'actualité judiciaire d'où il ne sortira plus. Et il y rentre pauvrement par une escroquerie manuelle, un vol d'apprenti gangster. Il ira une nuit à Montmartre, au Zelly's, avec un de ses amis, Popovici. Popovici joue les Américains ivres et brandit un billet de cent dollars. Au moment où le patron va faire le change et rendre la monnaie, Sacha intervient.

Vous n'allez pas donner deux billets de mille francs à ce pauvre garçon qui ne sait plus ce qu'il fait et qui va les perdre ou se faire voler. Donnez-lui donc un chèque. Il le touchera demain quand il sera dessoufflé.

devenu Stavisky du jour au lendemain en se faisant « l'homme qui paye ».

■ ■ ■

En 1926, un employé de l'agent de change Basset vole à son patron un paquet de valeurs qui sont, le lendemain, vendues à Londres. Un mois plus tard, un client, inscrit depuis peu chez l'agent de change La Forcade, passe par téléphone un ordre de vente portant sur un million de titres. Les titres, selon l'usage, auraient dû être livrés par le client le lendemain. Ils ne le sont pas, mais un comptable complice inscrit sur le dossier

...L'HOMME AUX DOIGTS

la mention « Titres livrés », ce qui crédite le compte du client d'un million.

On met trois mois à s'apercevoir de la supercherie et on arrête le comptable comme on avait arrêté l'employé voleur de chez Basset. Dans les deux cas, ils n'ont été que les instruments à peine conscients et mal rémunérés d'un escroc resté dans l'ombre. On l'identifie. C'est Stavisky. Des recouplements permettent d'évaluer à cinq millions le total des escroqueries que Sacha a réussies en quelques mois, avec des procédés divers, chez les agents de change.

Sacha a quarante ans. Mais c'est maintenant seulement qu'il mesure ses armes. Lui

une rupture. Au début de leur liaison, il n'est à ses yeux que l'ami généreux, le riche étranger. Et quand elle montre, fière, à ses camarades d'atelier, le premier bijou qu'il lui a offert, elle ne connaît pas sa destinée, elle ne sait pas quelle aventure prodigieuse l'attend et qu'un jour, dans l'ombre, sans autre gloire que le plaisir secret et aigu d'en être sûre, elle sera reine. Au bout de quelque temps, pourtant, elle pressent le drame, elle découvre Stavisky sous l'homme d'affaires banal. Mais il est trop tard, car déjà elle l'aime et, bravement, elle jouera le jeu.

Elle l'aime comme il l'aime et c'est peut-être le seul côté émouvant, humain, du roman. Effarants de sérénité au milieu du désordre qu'ils suscitent, les Stavisky sont des bourgeois. Ils se chérissent comme l'instituteur marié à l'institutrice, comme la fille de l'usinier mariée au fils génial du contre-maître. Ils n'ont de plaisir qu'assis l'un en face de l'autre, chez eux, et leurs gosses dans les genoux. Qui sait ? Si Sacha avait rencontré Arlette quelques années plus tôt, peut-être serait-il resté dans la loi. Il a travaillé pour elle comme les hommes travaillent pour les femmes qu'ils aiment, mais il ne pouvait plus le faire que dans le chemin où il était déjà prisonnier.

Donc, l'orage inévitable tombe sur eux en 1926. Arlette Simon s'aperçoit qu'elle est enceinte au moment même où un mandat d'arrêt est lancé contre Sacha.

Le scandale éclate dans tous les journaux. Cinq millions de détournements, c'est beaucoup et l'intérêt du public est d'autant plus facilement alerté que le voleur reste introuvable.

Un matin, on trouve dans un fossé, à Montigny-sur-Loing, le cadavre d'un homme qui s'est suicidé d'un coup de revolver à la tempe. C'est le père Stavisky, le brave bougre de dentiste, qui a compris aussi où allait son fils et qui a choisi, lui, de ne pas jouer le jeu.

Sacha est paisiblement installé dans sa villa de Marly-le-Roi. C'est le printemps. Il a des invités, une dizaine de couples. Les fenêtres sont ouvertes. Quelques hommes qui s'approchent silencieusement de la grille entendent les rires et le chant du gramophone. Arlette porte une grande robe blanche, ample, qui dissimule sa taille lourde. Sacha décide de se travestir pour amuser ses hôtes. Il va dans un cabinet de toilette, enlève ses vêtements. Pendant ce temps, les hommes de la grille ont brusquement surgi dans la maison.

— Police !
Stavisky entend,

Tel un illusionniste de music-hall, Stavisky (ci-contre) fit sortir du néant une fortune gigantesque qui lui permit les aventures les plus téméraires et les plus fastueuses.

Les salles de jeux et les champs de courses se disputaient ce « pont » effréné, qui n'hésita pas à tricher avec son cheval « Le Grand Cyrus » (ci-contre).

L'année dernière, il assura le triomphe de sa femme au « Corso fleuri » de Cannes.

qui, dix ans auparavant, mangeait des sandwiches avec les barmen dans l'office du « Cadet-Roussel », brasse aujourd'hui des millions qui, pour n'être pas à lui, ne lui donnent pas moins puissance et assurance. Il a deux autos, un appartement rue Edouard-Detaille, une villa en banlieue. Et comme il fallait aussi une flamme pour animer ce corps mou qui volait par réflexe, pour la première fois de sa vie, le traîneur de coulis. Le cupide et maladroit amant de Fanny Bloch, le barbotin de la rue Caumartin que les véritables souteneurs méprisaient et maltrahaient, est amoureux. Il est amoureux d'une femme dont il ne se lassera jamais. Car celui qui allait passer, dans les années qui allaient suivre, pour un des séducteurs professionnels les plus dangereux de Paris, n'a jamais eu, vraiment, une maîtresse. Il a couché avec des actrices pour la vanité, avec des filles de bar pour l'ennui d'une nuit, avec des étrangères ivres au hasard des palaces, avec des femmes d'hommes politiques, pour son travail : il n'a pas eu de liaison. Ce don Juan à la journée pouvait raconter toutes ses aventures à sa femme, ils pouvaient en rire tous les deux, il ne la trompait pas puisqu'il n'y a de trahison que du cœur.

C'était une fille de bourgeois, déclassée après une première faute et devenue mannequin dans une maison de couture. Elle s'appelle Arlette Simon. Elle rencontre Sacha alors qu'elle est désemparée et seule, après

LA D'OR



Devant le Crédit Municipal de Bayonne, la foule comment l'arrestation de son maire.

pousse le verrou de la porte qui le protège. Mais, dix secondes après, un coup d'épaule fait sauter cette porte. Des mains rudes traînent Sacha à demi-nu au milieu du salon où, déjà, on trie et on parque les invités.

On embarque Stavisky et sa femme, effondrés, dans un taxi. Les hôtes, leurs manteaux sur les épaules, filent le long des jardins, la gorge serrée, vers la gare.

Dans la maison bouleversée, il ne reste plus que deux inspecteurs qui perquisitionnent sans hâte. L'un, assis à la grande table abandonnée, mange le souper refroidi. L'autre, dans un coin, trousse la bonne.

L'instruction commence ; lentement. Il faut bien dire qu'elle est compliquée. Arlette Simon achève son métier de mère dans une clinique. A la Santé, Stavisky est prostré.

Encore une fois, il n'a aucune énergie physique. Cet Oriental aux mains de chanoine, incapable de donner un coup de poing, ne supporte pas la cellule, le désarroi de la solitude, l'absence de salle de bain, le tutoiement des gardiens. Je savais qu'il se tuerait plutôt que d'aller en Guyane. En 1926, il a failli déjà se pendre. Ses avocats et ses amis eurent toutes les peines du monde à le faire « tenir » en lui promettant une liberté prochaine.

Cela dura dix-huit mois. Arlette eut un fils, qu'elle lui apporta dans sa prison. Il décida alors de l'épouser. La future triomphatrice des grands prix d'élégance à Cannes et à Biarritz, le futur commensal des ministres et des ambassadeurs, furent mariés un matin, à la hâte, par un secrétaire de mairie. Le marié cachait sous son chapeau ses mains unies par les menottes. Deux inspecteurs de police étaient les témoins.

Les avocats de Stavisky, cependant, font de l'ouvrage. L'affaire est perdue sur le terrain de la procédure. Ils la replacent sur le plan humain. En 1927, Sacha est officiellement déclaré fou.

Mégalo-mane, il l'a toujours été, et de l'espèce virulente. L'emprisonnement a, de plus, réellement ébranlé son système nerveux. Les gangsters authentiques sont fort ennuyés dans un cas pareil, parce qu'ils sont obligés de jouer les fous, ce qui n'est pas facile. J'en connais un qui, déserteur, a été obligé de grimper six heures par jour, pendant deux ans, à tous les arbres du jardin du Val-de-Grâce, avant d'être réformé. Stavisky, lui, n'eut qu'à se laisser aller à son tempérament. On le mit, après de sévères examens médicaux, en liberté provisoire, pour qu'il puisse se soigner, dans l'isolement d'une campagne éloignée.

L'air libre, la seule vue du boulevard Arago, rendent d'un seul coup, à Sacha, son équilibre et son élan. Il bondit rue Edouard-Detaille, où il retrouve, en même temps que sa femme et son gosse, les quelques liasses de billets qu'il avait mis à l'abri deux ans auparavant. Puis il s'accroche au téléphone.

« Hayotte, tu es toujours là, oui ? Cohen, tu es toujours là ? Et toi ? Et toi ? Tout de suite, au rassemblement. On attaque. »

Les jours suivants, un nouveau gentleman apparaît dans les centres d'affaires, à la

Bourse, sur les champs de courses. Il s'appelle Serge Alexandre. Pendant quelque temps, des gens s'esclaffent :

— Vous avez vu !... Celui qui se fait appeler Alexandre, c'est Stavisky. Vous savez bien, Stavisky !...

Après quelques mois, personne ne s'esclaffe plus. Personne ne reconnaît plus Stavisky dans Alexandre. C'est que, entre les doigts du petit juif de Svobodka, l'or a recommencé à couler, comme du sable...

■ ■ ■

Le reste appartient à la chronique de cette semaine. Aussi bien, voulais-je surtout dessiner un personnage, et l'Alexandre grandiose m'intéresse-t-il moins que le Stavisky apprenti. Il y a toujours une leçon à tirer de la formation d'une fripouille.

Dès sa sortie de prison, Serge est allé offrir ses services éventuels à la Sûreté Générale. C'est de style, pour un repris de justice qui n'a pas l'intention de se faire



C'est de l'hôtel « Claridge » que Stavisky s'enfuit dans l'après-midi du 23 décembre.

ermite pour se repentir. La Sûreté ne refuse, de son côté, jamais. D'autant plus que Stavisky peut rendre de réels services. Le commissaire Bayard lui délivre donc une carte, cette carte dont on a tant parlé, et qui est simplement celle que des milliers de canailles ont, en France : la carte de « correspondant », qui désigne clairement l'indicateur. Celle de Stavisky, signée par le commissaire Bayard, portait que :

« Le nommé Stavisky, dit Serge Alexandre, peut se recommander de mon nom devant les représentants de la force publique et recourir à eux, le cas échéant. »

Alexandre, en liberté provisoire, peut être condamné d'un moment à l'autre. Mais son affaire ne viendra pas devant le tribunal correctionnel. Le juge d'instruction Glard, au moment où il va clore son dossier, et le faire inscrire au rôle des audiences, est brusquement nommé conseiller à la Cour. Son successeur reprend l'instruction à son début, et y travaille trois nouvelles années. Le dossier vient pourtant trois fois à l'audience. Chaque fois, l'avocat de Sta-



Mme Stavisky et ses enfants allèrent se réfugier à l'hôtel Pierre I^{er} de Serbie.

visky brandit les certificats médicaux et fait ajourner le procès.

Sacha se fait rouler, un jour. Un de ses amis, G....., vient lui dire :

— Je suis gêné, en ce moment, et j'ai dû mettre au clou le collier de perles de ma femme, qui vaut huit cent mille francs. On m'a donné deux cents billets. Voici la reconnaissance. Je te la vends cinq cent mille. Tu auras encore cent mille francs de bénéfice.

Alexandre accepte, donne le demi-million, et va dégager le collier en versant les deux cent mille francs prêtés. Le collier était faux, G..... avait soudoyé un expert du Crédit Municipal.

Alexandre n'en conçoit aucune colère. C'est de bonne guerre. Mais il réfléchit ; il trouve. La leçon ne lui aura pas coûté trop cher, puisqu'elle lui ouvre le champ vierge des Crédits municipaux. Une semaine après, la Société Alex, pour l'achat et la vente des bijoux, le prêt sur gage, est créée. Alexandre, désormais, poursuivra une politique

unique. Monter une affaire, en tirer le maximum en truquant la comptabilité, en bluffant, en carambouillant. Acheter des protections, les protections utiles. Et, au moment où, tout de même, l'affaire va s'écrouler, où les victimes crient trop fort, la couvrir par l'apport d'argent frais d'une escroquerie neuve, désintéresser en partie les plaignants qui, remboursés à cinquante ou soixante pour cent, se taisent.

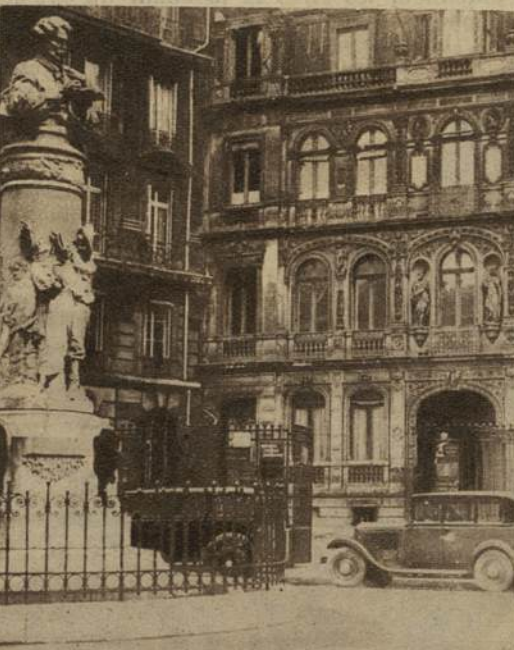
C'est ainsi que la fondation du Crédit Municipal d'Orléans couvre le krach de la Compagnie Alex, que la Compagnie Foncière d'Entreprise de Travaux publics de la place Saint-Georges couvre le scandale d'Orléans, qu'enfin le mont-de-piété de Bayonne couvre la déconfiture de l'entreprise de Travaux publics.

Bayonne, c'est le coup de maître. Alexandre a la complicité de celui qu'on appelle le dictateur de Bayonne : le député-maire Garat. Il se fait nommer directeur de ce Crédit municipal et, comme experts, deux de ses hommes, Tissier et Cohen. Tout le monde connaît le mécanisme des bons de caisse, dont la feuille détachable qui porte un chiffre énorme et estampillé par la ville, par le maire, offrant toutes les garanties de sécurité, est négociée dans les banques et les compagnies d'assurances, tandis que la souche du même bon, restant dans la comptabilité du Crédit Municipal, c'est-à-dire sous le contrôle des inspecteurs des finances, mentionne une somme minime.

Les compagnies d'assurances escomptent ainsi plusieurs millions de ces bons. Puis, devant leur quantité croissante, elles s'effraient, arrêtent les frais. Alexandre sent qu'il faut frapper un grand coup.

Nous sommes en 1932. On prépare les élections. Alexandre a des millions de réserve. Il va s'attacher des hommes jusque sur les marches du pouvoir. Va-t-il jouer à droite ou à gauche ? Il joue à gauche, appuie de son argent une bonne quantité de candidats radicaux.

Les radicaux triomphent, et Alexandre est dans leur triomphe. Il peut se permettre de



Au siège social de la Compagnie Foncière, on saisit des documents nombreux.

faire donner le coup de pousse, pour aider ses pauvres bons de Bayonne. Une circulaire du ministre du Travail conseille aux compagnies d'assurances de négocier les bons émis par les Crédits Municipaux.

Cette fois, Tissier ne suffit plus aux commandes. Les assurances y vont de bon cœur, d'autant qu'elles se réservent d'entrée un bon bénéfice. Même si elles devinent l'escroquerie, elles s'en moquent, se sentant garanties par le gouvernement.

Stavisky étale, avec une insolence sereine. Il traite à table, et à caisses ouvertes, ministres et ministrables. Sa femme fait la pluie et le beau temps dans les stations de la mode. Tout le monde sait bien, parbleu, qu'il est, mais personne ne peut plus rien. L'engrenage tourne, entraîne, broie. Alexandre lui-même est prisonnier du mouvement qu'il a créé. Car je persiste à dire que son ambition ni son caractère ne sont à la taille de la nécessité. Si j'ose dire, il n'a pas d'appétits, de passions. Il n'aime que sa femme ; tout l'ennuie. Et le voilà forcé de lutter sans cesse, de se faire escorter par des gardes du corps, comme ce Jo-les-cheveux-gris qui casse, en pleins Champs-Élysées, la figure des petits maîtres-chanteurs qui tentent de ruer dans les brancars.

Ses protecteurs sont épouvantés de ce qu'il ose. Mais ils se sont trop avancés. Pour se sauver eux-mêmes, ils doivent le sauver, lui. Et, enchaînés, ils vont ensemble, tenus, dans un cercle vicieux, un quiproquo sinistre, eux, de se déshonorer et de le soutenir ; lui, de payer, de payer toujours.

D'ailleurs, sa mégalo-manie l'entraîne à des farces grossières. Poursuivi par la hantise de faire de l'argent, toujours de l'argent, il triche au jeu, il triche aux courses, avec ses fameux chevaux Grand Cyrus et Généralissime, qu'il empêche de gagner quatre fois sur cinq pour toucher, la cinquième fois, la grosse cote. Mais dans les cercles, il n'est pas le maître. Dans le monde spécial des fripons, il manque de sang-froid. Il n'intimide pas les gros tailleurs de baccara qui, souvent, dans la lutte des bancos, lui raflent des millions.



M. Dubarry (en haut), directeur de la « Volonté », mettait en cause Pierre Darius (ci-dessous). Tissier (en bas) se morfondait en prison.



Les juges d'instruction, MM. d'Uhalt, à Bayonne (à gauche) et Lapeyre, à Paris (à droite), doivent se partager une lourde tâche.



Un parlementaire, M. Garat, député-maire de Bayonne, fut arrêté, tandis qu'un ministre M. Dalimier, (ci-dessus), inquiété, mettait le cabinet en mauvaise posture.



Hayotte, ami de l'escroc, s'était découvert la vocation de directeur de théâtre.

16^{frs} À CRÉDIT par mois avec premier versement de 35 frs vous avez une

MONTRE-BRACELET pour dames, or laminé, couche d'or 18 carats inaltérable, forme très élégante (même usage qu'une montre or de 800 frs). Garantie 10 ans. Mouvement de précision 10 rubis, soigneusement réglé. Prix 218 frs. Envoi contre remboursement de 38 frs. (= 1^{er} versement), reste en 10 mensualités de 18 frs.

Pour 20 frs. par mois seulement une MONTRE-BRACELET pour dames OR véritable 18 carats mouvement de précision, qualité extra, 10 rubis, soigneusement réglé. Garantie 10 ans. Envoi, contre remboursement de 55 frs. (= 1^{er} versement), reste en 12 mensualités de 20 frs.

MONTRE-BRACELET pour hommes, en plaqué or laminé. 10 ans de garantie. Mouvement de précision ancre, 15 rubis. Modèle très moderne. Premier versement 50 frs., reste en 11 mensualités de 20 frs. Même montre en CHROME, inaltérable. 1^{er} versement 40 frs., reste en 11 mensualités de 16 frs.

En cas de non-convenue, nous remboursons l'argent. Sur demande, la montre est envoyée à l'essai pendant 4 jours, pour démontrer les grands avantages de notre offre.



"LA MONTRE PRÉCISE",
20, rue Sellenick,
Strasbourg, N° DK 10.

2.000 francs par mois rapidement,
en suivant les cours
par correspondance de

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE
DE DÉTECTIVES-REPORTERS

19, rue de Gérando, Paris (9^e)

Renseignements gratuits.



En v. part. — A défaut, 12 schampoings c. mand. 12 frs

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 69.700 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats.

Broch. 69.710 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 69.716 : Carrières administratives.

Broch. 69.722 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 69.726 : Emplois réservés.

Broch. 69.734 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 69.739 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 69.745 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 69.753 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 69.757 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 69.763 : Marine marchande.

Broch. 69.770 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 69.775 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 69.782 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retocheuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 69.788 : Journalisme, secrétariat ; élocution usuelle.

Broch. 69.793 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 69.798 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

LE BAIN A 400 DEGRES

(VAPEUR A L'ÉTAT GAZEUX)

« La Sudation scientifique (maison fondée en 1929, 30.000 appareils vendus à ce jour) est un appareil qui permet de prendre chez soi, sans tacher ni mouiller, sur sa descente de lit même, tout en respirant l'air frais de l'appartement, un bain de vapeur sur vaporisée (vapeur à l'état gazeux, simple, parfumée ou médicamenteuse), incomparablement plus efficace, plus rapide, plus propre que le bain de vapeur ordinaire. Et chaque bain coûte 20 centimes. Les médicaments mis dans les générateurs portés par la sur vaporisation à plus de 400 degrés, sans bouillir et sans pression, sortent à l'état gazeux, sont respirés par les pores de la peau et instantanément entraînés dans la circulation miraculeusement activée par le bain.

Prévient et combat victorieusement :

Obésité	Constipation
Rhumatisme	Lumbago
Mauvaise circulation	Teint terreux
Rides du visage	Insomnies
Age critique	Maladies de la peau
Douleurs	Troubles nerveux
Acide urique	etc...

REMPLECE LA SALLE DE BAINS

Nettoie à fond la peau et la régénère



Le maniement de l'appareil est très simple. Aucune installation à faire. Fonctionne à l'alcool ou à l'électricité et sur tous les courants.

L'appareil complet, avec régulateur de sur vaporisation à 4 degrés (150-225-325-400), nouveau peignoir insalissable breveté et inhalateur, franco : 350 fr.

« La Sudation scientifique », 9, rue du Faubourg-Poissonnière, « dans la cour » (à côté du journal « Le Matin »), Taitbout 55-99 et Provence 77-30, 31 et 32. Chèque postal 1407-74.

Brochure et renseignements gratuits franco sur demande. L'appareil est en service à l'Hôtel-Dieu, à Paris.

Ouvert de 9 à 19 heures, tous les jours, même le samedi.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

ETUDE GRATUITE DE VOTRE VIE Il y a des choses que NOUS DEVONS SAVOIR

Une connaissance parfaite de notre Destinée peut nous permettre de modifier notre existence. Le bonheur peut maintenant remplacer les ennuis et la malchance, mais, pour cela, il faut que cette question importante soit traitée par un astrologue expérimenté qui a fait ses preuves.

Le professeur SIRMA, célèbre maître de cette science merveilleuse, doit sa renommée mondiale à la perfection de ses connaissances astrologiques et à ses dons personnels ; ses prédictions sont uniques par leur exactitude et ses conseils vraiment recherchés.

Il lit dans notre vie avec une étonnante facilité. Un simple regard sur votre écriture lui permettra de vous connaître.



Quels que soient les peines ou ennuis que vous avez, consultez-le, il saura vous être utile et vous serez émerveillés. Vous connaîtrez vos vrais amis, les spéculations, les héritages que vous réaliserez et vous triompherez de vos ennemis.

Un seul de ses conseils suffira pour vous faire aimer de l'être qui vous est cher. Il vous indiquera les moments propices pour vos affaires et vous mettra en garde si vous êtes sur le point de faire une erreur.

Il vous guidera d'une façon parfaite et vous réussirez comme les nombreuses personnes qu'il a déjà fait parvenir au succès et au bonheur.

Vous saurez ce dont vous êtes capable et comment obtenir une réalisation parfaite de vos plus chers désirs.

Vous pourrez acquérir l'énergie et les connaissances nécessaires. Vous vaincrez votre timidité.

Par la précision et la justesse des détails qu'il vous fera parvenir concernant votre vie passée, présente et surtout future, vous comprendrez combien son aide vous sera précieuse.

Profitez de cette occasion unique de faire votre bonheur et envoyez-lui de suite vos nom, prénoms, date de naissance et adresse, le tout écrit lisiblement de votre propre main. Ces études, quoique très importantes, sont entièrement gratuites.

Si vous vous souciez de votre bonheur, écrivez-lui immédiatement ; remettre à plus tard, c'est toujours oublier. Vous recevrez votre étude de suite et discrètement, car il s'occupe personnellement de chacun de ses clients (joindre 1 franc en timbres-poste pour frais d'envoi).

Adressez votre lettre au Professeur N. SIRMA (Service 2), rue Guillaumot, n° 3, PARIS (12^e).

Il est resté le Levantin cauteleux, cynique, rageur, vaniteux, sordide. Sa mère, la triste veuve du dentiste, est atteinte d'un cancer. Il la fait hospitaliser chez des religieuses, feint de se convertir en même temps qu'elle, escroque huit cent mille francs à la Mère Supérieure, sous prétexte de lancer un nouveau remède contre le cancer. Sa mère meurt ; les nonnes l'enterrent dans leur communauté. L'escroquerie réalisée, Sacha la fait exhumer et transporter au cimetière juif.

L'affaire de Bayonne est à bout de souffle. Depuis un an, des rapports du Parquet crient au scandale, les journaux financiers s'alarment. Les amis de Stavisky tiennent le coup, étouffent tout. Mais il faut que tout craque, un jour. Deux hauts fonctionnaires gardent dans leurs tiroirs, désespérément, le dossier Stavisky. Ils seront bien obligés de l'ouvrir, à la fin.

Il faut une rentrée d'argent frais pour couvrir l'énorme déficit de Bayonne. On croit l'avoir trouvé, avec les bons agraires hongrois. Ces valeurs, gagées sur les dettes des empires centraux, n'ont plus de valeur, puisque l'Allemagne a obtenu réductions sur réductions et moratoires sur moratoires. Stavisky court l'Europe Centrale, les antichambres des princes, assiste aux conseils de Genève, met dans son jeu des diplomates, des ministres étrangers. Pour plaire à un parlementaire hongrois, il lance sa maîtresse, une actrice, et, pour la lancer achète, à Paris, « L'Empire ».

Cependant les nuages s'amoncellent. Un de ses protecteurs, un honnête homme qui a faibli une fois, ancien ministre, s'aperçoit qu'il va couler avec Stavisky. Il disparaît, enlevé par une mort subite qui ressemble trop, hélas, à un suicide.

Dans un mois, dans quinze jours, Serge, qui a obtenu — chose effarante — l'aval d'une grande banque internationale sur une première tranche des bons hongrois, qui va les négocier, Serge est sauvé.

Il est perdu. Au dernier moment, il fait une faute, il devient l'amant d'une femme qu'aime un ministre français de ses amis. Dans un mouvement d'humeur, ce politicien le lâche. En même temps, c'est le grain de sable dans l'engrenage, le petit fonctionnaire des finances de Bayonne, qui casse le pantin Tissier.

Le matin du 23 décembre, Stavisky va à la Sûreté. Il y trouve des visages glacés.

— C'est fini. Nous ne pouvons plus rien pour vous. Vous n'êtes plus couvert.

Il rentre au Claridge. Ces jours derniers, il a tout jeté dans la fournaise. Hier, il n'avait pas mille francs à lui. Mais il tient dans une ceinture, toujours, hantise de juif errant, pour une dizaine de millions de pierres précieuses. Il prévient sa femme, sort du palais à deux heures de l'après-midi, sans valises, tranquille, son parapluie à la main. Des policiers sont déjà là, qui rôdent dans le hall. Il les dépiste, disparaît.

Depuis quelques semaines, prévoyant le pire, il avait pensé à une retraite et avait fait louer une villa : « Le Vieux Logis », en bordure de Chamonix.

C'est là qu'il pense bien se réfugier. Il ne peut partir seul. Il ne songe pas à entraîner sa femme dans cette aventure. Ce sont des gens de main, des gardes du corps, qu'il lui faut.

Il rôde dans Paris comme l'assassin traqué qui n'ose même plus entrer dans un café. À la nuit, il descend vers le boulevard Saint-Martin où il sait retrouver des amis sûrs et obscurs, de ceux qu'on ne soupçonnera pas tout de suite de l'avoir aidé à fuir.

Henri Voix, Lucette Almeras, Pipaglio... Elle était, il y a quelques temps encore, employée dans une bijouterie. Il l'a rencontrée avec Voix ; il s'est intéressé à elle ; il lui a fait quitter son travail. Dans une chambre d'hôtel, en quelques mots brefs, il les met au courant de la situation.

Dans la nuit, une auto les emporte. Le lendemain, ils sont à Chamonix. Sacha descend

de voiture, brisé, le col de son mince pardessus relevé. Avec ses souliers à la claqué vernie, il patauge dans la neige. À peine dans la maison, il se jette sur un lit sans drap, il s'endort dans un sommeil de bête.

Quatre jours se passent. Il n'ose pas téléphoner à sa femme, ni à personne de ses amis. Assis toute la journée devant la cheminée, il attend. Il attend quoi ? Peut-être espère-t-il encore que ses protecteurs ne l'abandonneront pas, n'oseront pas l'abandonner. Les journaux que l'un de ses gardes du corps va chercher en ville, tous les matins, sont encore discrets sur l'affaire. Il s'accroche à l'espoir. Si Garat tient le coup, si Tissier prend tout sur lui, qui sait si la justice n'abandonnera pas la partie dangereuse.

Un matin, il voit que ses compagnons hésitent à lui montrer le journal. Il le leur arrache des mains. C'est fini. Le mandat d'arrêt a été lancé contre lui.

La courbe de la vie étonnante de Serge Alexandre Stavisky s'achève. Il sait qu'il ne doit attendre ni indulgence, ni pardon. Il va être, dans quelques jours, dans quelques heures, un homme vieilli, tiraillé entre des gendarmes. Les photographes le feront adosser à un mur de commissariat, prendront de lui des clichés où on le verra avec les traits flasques, une barbe de deux jours, du linge flétri. Un peu plus tard, il sera le prévenu torturé au banc des assises. Ses anciens amis viendront l'accabler pour se sauver. Sa femme viendra sangloter à la barre et demander pitié pour lui à douze français moyens qui ricaneront en eux-mêmes. Puis il ne sera plus qu'un bagnard en costume de droguet.

Dans sa ceinture, à côté des diamants de la fuite, il y a aussi le revolver de l'évasion définitive. Pourtant, il ne le sort pas encore. Il attend toujours ; il attend le commencement de la réalisation physique de sa déchéance.

La porte du « Vieux Logis » ne s'ouvre plus. Ils ont apporté quelques provisions de Chamonix. Ils se terrent.

Et les voisins s'étonnent, au bout de quelques jours, de voir la neige demeurer vierge autour de cette maison dont la cheminée fume. Pourquoi ces étranges hivernants ne mettent-ils jamais un pied dehors ?

La gendarmerie est alertée. D'ailleurs, on a vu passer leur auto, on a remarqué leurs premières démarches en ville. Paris, prévenu, prend la piste.

Des inspecteurs de la Sûreté partent pour Chamonix. Ils convoquent le propriétaire de la villa, M. Chatou. Ils la cernent avec des gendarmes. Dans cette neige vierge qui semble sceller un tombeau, le commissaire Charpentier s'avance avec M. Chatou. Ils cognent à la porte. Silence. Ils brisent un carreau, ouvrent une fenêtre. Charpentier saute dans la pièce.

— Au nom de la loi ! crie-t-il.

Stavisky a entendu. Il a peut-être un sourire, le sourire du supplicié qui voit venir le coup de grâce. L'illusionniste a retourné pour lui-même, en trichant une dernière fois, le neuf de pique, la carte de mort. L'homme, qui a toujours payé, va payer encore un coup. Il se lève, le petit objet d'acier brun dans la main qu'il approche de sa tempe.

Pour le reste, le chambardement général, le désarroi des fonctionnaires et des hommes politiques, clients de Stavisky, je vous renvoie aux quotidiens.

Son geste désespéré a permis, sans doute, à quelques personnes de dormir après une semaine d'angoisse. Il sauve peut-être la démocratie.

Ne riez pas. Stavisky, homme, n'est rien. Il n'est qu'une maladie, une de ces maladies dont les régimes meurent, à la faveur d'un prétexte. La Bastille n'a été prise que parce que deux ouvriers et deux gardes françaises se sont saoulés ensemble, en chantant, un soir qu'il faisait chaud.

Paul BRINGUIER.



M. Pipaglio (au centre) fut un des trois amis obscurs mais dévoués qui acceptèrent le risque d'accompagner le fuyard Stavisky dans l'ultime retraite qu'il s'était choisie.



Un destin cruel semblait s'être acharné, depuis son mariage jusqu'à sa mort, sur l'ancienne propriétaire du restaurant de la Comète, la veuve Mathieu.



Le brigadier-chef Holzer, un des as de la P. J., mena rapidement l'enquête.

C'est le brigadier-chef Holzer — un des meilleurs limiers de la P. J. — qui prit la suite de l'affaire. Un par un, tous les habitants de ce coin de banlieue furent entendus. Les bonnes et les mauvaises langues parlèrent : bien des accusations furent portées ; pas une ne fut prouvée. Alors, tandis que l'inspecteur Verrier alertait les banques et vérifiait le numéro des coupons des titres volés à la victime, le brigadier-chef Holzer s'enferma dans la villa tragique pour y classer d'innombrables documents. Est-ce que ces papiers allaient révéler le nom de l'assassin ? Il semble, en tout cas, qu'un morceau de la vérité soit là...

Le second jour de l'enquête, alors que le cadavre de la veuve gisait encore sur le carreau de la cuisine, les enquêteurs fouillaient déjà fébrilement une liasse de papiers de famille. Ils remontaient pas à pas dans la vie de cette morte qui était là, près d'eux, toute roide. Par instant, le brigadier-chef Holzer abandonnait les documents pour prendre quelques notes sur un cahier de classe, et ce que je pus lire par-dessus son épaule me prouva que l'existence de l'assassinée avait été un long cauchemar.

1911. Les époux Mathieu perdent une fillette de quatre mois.

1912. Le « Bar de la Comète », tenu par eux, rue Montmartre, est détruit par un incendie.

1913. Octobre. Camille Mathieu, fils unique des époux, se pend dans la forêt de Fontainebleau.

1916. Le mari est grièvement blessé devant Verdun.

1920. Le mari est écrasé par l'effondrement d'un mur, dans un chantier de construction.

1921. La veuve Mathieu est cambriolée, à Stains.

1926. La veuve Mathieu est menacée de mort par un charretier. Elle porte plainte, mais l'autre continue de la terroriser.

1933, 27 décembre. La veuve Mathieu est assassinée.

Ainsi, le chantage, les accidents, le suicide, le crime avaient dévasté ce foyer ; un implacable destin avait, membre à membre, anéanti cette humble famille.

Je m'aperçus, en parcourant les pièces du pavillon, que la veuve Mathieu aimait lire les romans policiers. Je notai quelques titres : *Fantômas*, *le Crime de la Lande*, *l'Empreinte sanglante*... Mais il y avait aussi quantité de journaux grivois. Les cheminées supportaient de nombreux bibelots d'une équivoque galanterie et, parmi la correspondance découverte, bien des lettres étaient significatives. La veuve était une vieille dame amoureuse. Alors, est-ce qu'un inconnu qui s'introduisit chez elle, le soir du 27 décembre, n'avait pas été un de ses tendres amis ? Est-ce pour cela que la fenêtre donnant sur le jardin était toujours ouverte et qu'il y avait, devant, un escabeau ?

L'assassin est, à coup sûr, sinon un amant, du moins un familier de la victime. Faut-il rappeler que, il y a un peu moins de deux mois, à Saint-Leu-la-Forêt, à dix kilomètres à peine de Stains, Mlle Dutel, une vieille fille aux mœurs secrètes, avait été étranglée, un soir, dans sa cuisine ? Cette fois, là aussi, l'assassin avait emporté tout l'argent et tous les titres, sans avoir besoin d'en chercher la cachette. Le malfaiteur de Stains et celui de Saint-Leu ont-ils un même visage ?

Luc DORNAIN.

LA VEUVE GALANTE



Mme Grandin aperçut deux ombres devant une des fenêtres du rez-de-chaussée.



M. Maillet, un ami de la victime, tenta d'inventorier ce qui avait été volé.

NE laconique dépêche me fut remise l'autre soir, vers minuit : « Une femme a été trouvée étranglée dans un pavillon rue de l'Avenir, à Stains... » Dehors, le froid, la pluie ; les autos glissaient sur les pavés gras.

— Taxi, à Stains !

En passant devant le café-tabac de la rue du Fort, à Stains, je crus entendre la tenancière de ce débit me dire, comme l'an dernier : « Tenez : à la place où vous êtes, le cambrioleur Hamann venait prendre son Pernod tous les soirs. Il me « reflait » de vieilles pièces d'argent de cinq ou de dix francs provenant, sans doute, des villas qu'il pillait. C'est chez moi que Loos but un dernier verre avec le chauffeur Peretto qu'il assassina, cinq minutes plus tard, sur la route de Gonesse... C'est encore chez moi que se réunissaient les trois petits voyous qui étranglèrent le père Provost, au mois de juillet dernier. Depuis, les trois garnements ont été relâchés. Vous êtes aujourd'hui, à Stains, pour un cambriolage, mais vous y reviendrez bientôt pour un crime. Il y a trop de fripouilles par ici ! »

La cabaretière avait pensé juste. Trois mois plus tard, je revenais... Pour un assassinat.

■ ■ ■

— Maman ! regarde donc, la veuve Mathieu est encore levée !

Mme Grandin et sa mère collèrent leur nez aux vitres. Dehors, de l'autre côté de la rue de l'Avenir, une seule tache claire trouait la nuit... Il était onze heures dix minutes, et les dames Grandin suivaient avec une curiosité anxieuse les mouvements des deux silhouettes qui évoluaient dans la cuisine de la veuve Mathieu, propriétaire de la villa d'en face. Les rideaux de dentelle permettaient une vision assez distincte.

— On dirait qu'ils s'embrassent !

— Ou plutôt qu'ils se battent, maman ! Regarde donc : la mère Mathieu lève les bras et se défend... Plus rien ! Ils ont dû rouler par terre.

Les deux femmes attendirent. Elles virent une seule ombre se relever, puis aller et venir dans les chambres du rez-de-chaussée. Enfin, la lumière s'éteignit ; la porte du pavillon s'entr'ouvrit ; une silhouette d'homme se glissa dans le jardin, contourna le pavillon et se fondit dans le noir.

Cette scène se déroula au cours de la soirée du 27 décembre.

Si vous aviez été à la place des dames Grandin, en ne voyant plus la veuve sortir de chez elle pour vaquer à ses occupations, vous auriez peut-être alerté le maire de la commune (pas la police, car il n'y a pas de police à Stains !). Cependant, les deux témoins n'avertirent personne et les fêtes du Nouvel An se passèrent sans qu'aucun des voisins de la vieille dame remarquât sa disparition. Ni le facteur qui bourrait jusqu'en haut la boîte de fer accrochée à la grille, ni le boucher, ni l'épicier, ni le boulanger ne s'inquiétèrent. Comme la veuve était sans parenté directe, nul ne vint sonner à sa porte au premier janvier, et quatre jours passèrent encore.

En été, le cadavre eût signalé de lui-même sa présence. Il fallut, en cette froide saison, attendre qu'une bourrasque de vent se décidât à faire découvrir ce crime vieux d'une semaine. Le 4 janvier, un violent courant d'air ouvrit la porte mal fermée de la villa silencieuse, et des gens qui passaient aperçurent, depuis la rue, le cadavre demi-nu de la vieille dame, étendu dans un coin de la cuisine.

Le commissaire Cauquelin, de Saint-Denis, arriva deux heures après sur les lieux du drame, suivi des inspecteurs Delmont, Cettour et Pataillot, attachés à son commissariat. Les constatations furent rapides.

Pas de traces de lutte. La veuve, couchée au premier étage, devait avoir été réveillée par un bruit suspect au rez-de-chaussée ; très courageuse, elle descendit dans son costume de nuit : une chemise, deux maillots, un gilet d'homme et une paire de bas (elle couchait ainsi vêtue, entre deux matelas et sans draps, pour mieux se préserver du froid).

Parvenue au rez-de-chaussée, elle éclaira sa cuisine. Sans doute, à cet instant, se trouvait-elle face à face avec son mystérieux agresseur qui la baïllonna, l'étrangla, la terrassa

et ne l'abandonna qu'après avoir constaté sa mort.

C'est à peine si, au cours de cette lutte, qui fut brève, une table et un buffet avaient été légèrement déplacés. Mais ce qui frappa surtout les policiers, ce fut l'état paisible des autres chambres. Rien, pour ainsi dire, n'avait été bouleversé ni fouillé. Comme tout le laissait supposer, l'assassin avait tué la vieille dame pour la voler, mais il fallait bien admettre que le malfaiteur savait où était caché le magot. En tout cas, l'assassin avait dû trouver gros, car il avait négligé une quarantaine de francs au fond d'un sac à main, une montre et des bijoux en or. Qu'avait-il volé ? Le saurait-on jamais !...

— Je le saurai, moi, ce qu'on lui a pris, à la Mathieu, déclara le seul ami de la morte, M. Gaston Maillet. Dans sa salle à manger, elle avait un coffre en bois blanc dans lequel elle serrait ses économies et ses valeurs. Elle s'y connaissait même si bien en affaires de Bourse, que je lui avais confié deux de mes titres pour les vendre. Puisque le coffre a disparu, mes titres ont été volés avec les siens !

M. Maillet, après avoir parcouru toutes les pièces, déclara que le malfaiteur avait emporté également le dessus de la machine à coudre de la veuve, sans doute pour y emballer quelques autres objets. Mais, vu le grand nombre des bibelots qui encombraient les meubles, le témoin se déclara incapable de signaler ceux qui manquaient.

En vérité, si la veuve était coquette hors de chez elle, elle laissait subsister dans sa maison un invraisemblable désordre. Les quatre pièces de la villa composaient un étrange capharnaüm encombré de vieilles lettres, de vieux livres, de vieux journaux et de chiffons de toutes sortes. Il y en avait même dans la salamandre.

Une question se posait : comment l'assassin était-il entré ? Les enquêteurs finirent par découvrir que le meurtrier avait pénétré dans la maison par la fenêtre de la salle à manger qui donne derrière la villa, du côté du jardin. Des traces encore fraîches le prouvaient, mais un escabeau placé au dehors, devant cette fenêtre toujours ouverte, même en hiver, avait disparu !

On soupçonna d'abord quelque rôdeur ainsi qu'une bande de petits jeunes gens qui, depuis un mois, mettaient en coupe réglée les pavillons innocents de la région de Gonesse. Ces pistes n'aboutirent pas.

Au premier plan, à droite : le pavillon où s'est déroulé le drame.

CHANSONS et RONDES de Champagne

Harmonisation de
CONSTANTIN GILLES

Préface de
M. Albert BERTELIN



UNE VIE GÂCHÉE

Confinée dans un appartement de vieilles filles, parmi un enchevêtrement de choses désuètes et inutiles, René Colonnier (à gauche) faisait le ménage tandis que sa tante pianotait la musique qu'elle composait (en haut, à gauche).

Le premier janvier, vers seize heures, le commissaire de permanence à Boulogne-sur-Seine vit entrer dans son bureau un homme en pardessus sombre, très pâle et très agité. L'inconnu tournait et retournait son chapeau melon entre ses mains gantées ; ses yeux inquiets trahissaient une violente émotion, mais il restait muet.

— Eh bien ! parlez, ordonna le commissaire.

— Voilà !... Ma tante s'est blessée grièvement, ce matin, en tombant. Elle est morte. Le médecin de la famille m'a conseillé de vous avertir. Je m'appelle Jean Colonnier et je demeure avec ma sœur et ma mère, 76, avenue Victor-Hugo. Ma défunte tante, Constance Pierrot, habitait avec nous... Je suis chimiste à Paris, et j'étais absent, ce matin, au moment de l'accident...

Cinq minutes plus tard, le commissaire pénétrait dans un appartement situé au second étage d'une maison bourgeoise. Il remarqua aussitôt que le pavé d'une salle de bains située à droite du vestibule était maculé de flaques rouges. Du sang ! Il y en avait même un peu partout : sur les murs, sur les portes, sur les tapis du salon. Dans une pièce contiguë, on avait jeté en travers d'un divan-lit le corps encore tiède d'une septuagénaire. Un filet de sang noir coulait d'une plaie en étoile qui creusait le front de la morte. Une femme en cheveux, au teint rouge, aux yeux secs, au visage fermé, était assise dans la pièce.

D'un regard, le commissaire avait situé le drame. Il était chez des gens aisés, des gens à vertus bourgeoises, dans un intérieur de vieilles filles, parmi un enchevêtrement de choses vénérables, désuètes et inutiles.

La femme aux cheveux épars eut un violent sursaut en voyant entrer les policiers. Elle se leva, alla prendre sur un piano un imposant stylomine qu'elle présenta au commissaire. Les mots semblaient lui coller aux lèvres.

— Ma tante, Mlle Pierrot, compositrice bien connue sous le nom de Constantin-Gilles, assistait à tous les galas de la salle Pleyel, et, comme elle rentrait fort tard, je lui avais offert, ce matin, pour ses étrennes, un stylo lacrymogène, destiné à mettre en fuite le rôdeur nocturne. Elle me remercia avec effusion. A peine l'avais-je quittée qu'une explosion retentit. Elle s'était tiré en plein visage une balle lacrymogène et, en roulant à terre, elle

s'est fait des blessures auxquelles elle a succombé. Revenue à elle, elle m'a demandé une piqûre de morphine. Je me suis exécutée. Elle était morte quand mon frère est rentré de Paris !

Les policiers se penchèrent sur le cadavre. Comme s'il eût prévu une question nouvelle, le chimiste se hâta d'ajouter :

— Je n'étais pas là, ce matin, je vous le répète. J'ai réveillé toute la nuit avec mon amie, Mme Jeanne C...

Malheureusement pour elle, Renée Colonnier ne put expliquer ni la présence, dans le salon, d'un mortier en marbre auquel adhéraient quelques cheveux collés sur une tache de sang, ni l'origine des flaques rouges découvertes devant la baignoire, ni l'utilité du réchaud à gaz trouvé demi ouvert dans la pièce où reposait la morte.

Et quand son frère eut déclaré qu'elle avait eu, parfois, des discussions sérieuses avec sa tante, les policiers emmenèrent Renée et Jean Colonnier au commissariat.

Le lendemain, lorsqu'il prit l'affaire en main, M. Saint-Royre, le diligent commissaire de Boulogne, adopta tout de suite la thèse du meurtre. La déposition de la femme de ménage transforma ses soupçons en certitude.

— Je savais que « Mademoiselle » assassinerait sa tante, car elle a déjà essayé à deux reprises de l'empoisonner !...

M. Saint-Royre fit alors amener devant lui Renée Colonnier. Après cinq heures d'une défense désespérée, la meurtrière éclata soudain d'un rire de folle. Sa confession fut hallucinante.

— Eh bien ! oui, je l'ai tuée ! Depuis dix ans, je la détestais. Je l'ai tuée, car elle a gâché toute ma vie !...

Renée Colonnier avait traîné une adolescence sans joie. En vain avait-elle supplié les siens qu'on ne l'emprisonnât pas dans un couvent. Sa tante, Constance Pierrot, trop riche pour n'être pas obéie, avait, au contraire, insisté pour qu'on l'y maintînt jusqu'à sa majorité. Et, pourtant, elle était ivre d'air pur, de soleil et de liberté. Voilà pourquoi, à seize ans, étaient nées en elle, déjà, de sourdes rancunes.

A vingt ans, elle était enfin sortie de cette cage. La vie s'ouvrait pour elle, attirante et secrète. Elle désirait ardemment suivre les cours libres des Facultés, passer son doctorat et devenir médecin. Sa mère était pauvre, la jeune fille n'avait que la ressource de s'adresser à sa tante. Ah ! comme elle eût oublié ses premiers ressentiments si Constance Pierrot l'avait aidée ! Mais, revêche et glaciale, la tante refusa net, démolissant les rêves de l'enfant.

— Non ! une femme n'est pas faite pour devenir docteur ; elle doit apprendre à coudre, à laver, à repasser, à cuisiner. Son métier, c'est d'être épouse !

L'adolescente s'inclina. Un peu plus de fiel

envahit son cœur. Elle eut bientôt pour sa parente une aversion profonde. La lassitude des petits travaux du ménage y ajouta encore. Sa rancœur augmenta.

Peu après la guerre, Renée et Jean Colonnier sentirent leur vue s'affaiblir. La tante Constance les conduisit chez un oculiste qui prescrivit des verres spéciaux. De ce jour, il sembla qu'à son tour Constance Pierrot eût contracté envers sa nièce une véritable répulsion.

Renée ne songea plus qu'à s'évader, en se mariant, de cette vie de recluse. Elle n'était pas jolie, mais elle ne manquait pas de prétendants. Toutefois ceux-ci, l'un après l'autre, l'abandonnèrent. La jeune fille ne comprenait rien à ces dédains successifs : un jour, elle fut avertie que c'était sa tante qui, en quelques mots bien placés, prenait un sauvage plaisir à éloigner d'elle ses fiancés. La colère, la rage, un désir fou de vengeance s'emparèrent de la jeune fille. Mais il fallait d'abord connaître les mots magiques par lesquels s'opérait la débâcle des soupirants.

C'est alors que René Colonnier apprit que le sang qui coulait dans ses veines était chargé d'une lourde hérédité. Ainsi, ses maux de tête persistants, sa mauvaise vue précoce venaient de là ! Ainsi, depuis la visite chez l'oculiste, la tante Constance savait de quel terrible mal sa nièce était atteinte, et elle n'en avait averti personne, pour éviter les frais d'une cure coûteuse... Alors, une haine implacable germa dans le cœur de la jeune fille...

D'anciens domestiques de la famille se souvenaient encore des entrevues orageuses qui suivirent cette révélation ! Déjà, on aurait pu prévoir le sanglant épilogue qui allait s'ensuivre.

— C'était en 1925 ! dira Renée au commissaire : quand j'appris l'effroyable chose, j'étais vierge. Je le suis encore aujourd'hui. J'ai trouvé plus honnête de demeurer solitaire. Au moins, en ne contaminant personne, ai-je eu la certitude de ne pas gâcher d'autre vie que la mienne.

La haine de la malheureuse s'exaspérait jusqu'au besoin du meurtre. Elle aurait voulu y associer sa mère et son frère Jean. Mais ceux-ci résistaient à ses suggestions.

— En juillet, a précisé la meurtrière, ma mère et ma tante eurent à se partager, à parts égales, un héritage de 600.000 francs. Constance Pierrot opéra si bien qu'elle décida à l'instant même d'acheter pour 180.000 francs la maison qu'elle habitait à Boulogne. De cette façon, elle s'assurait, jusqu'à sa mort, un logis gratuit !

Ce fut le 3 octobre que les Colonnier emmenèrent à Boulogne et quittèrent le 5 de la rue Crussol. Réunies sous le même toit, autour de la même table, Mlle Pierrot et sa nièce

traduisirent leur violente inimitié par des injures et de quotidiennes disputes. Seule, la femme de ménage remarqua la dangereuse hostilité qui divisait les deux femmes. Et comme le frère était toujours absent, comme la mère, clouée sur son lit, impotente, ne pouvait plus se remuer, les deux femmes l'avaient belle d'envenimer leur querelle et d'en hâter le dénouement. Raillieuse, la vieille musicienne accablait sa nièce de tracasseries : elle lui jetait au visage le nom vulgaire du mal qui la dévorait ! Elle lui vantait les délices d'un plaisir qu'elle ne pouvait plus connaître : l'amour ! Elle lui reprochait les lourds sacrifices qu'elle s'était imposés pour la faire élever... au couvent ! Pianotant d'un bout de la journée à l'autre, elle ne cessait de quereller sa nièce pour toutes les questions de cuisine et de lingerie. A la fin, la coupe déborda...

Renée Colonnier a avoué sa longue préméditation. Elle a reconnu qu'avant son crime elle avait tenté deux fois d'empoisonner sa tante, en mélangeant, soit à son bouillon, soit à son chocolat, une dose massive d'oxyde de cuivre. Les deux fois, éconduite par l'odeur de ces aliments, Constance Pierrot recrachait le liquide et en fut quitte en se brûlant douloureusement les gencives et les lèvres. Enfin, le matin du premier janvier, les deux femmes, en guise de souhaits, se soufflèrent leur aversion au visage. A tel point que Constance Pierrot voulut gifler sa nièce. Un lourd mortier de marbre blanc (six kilos !) se trouvait sur une cheminée. Renée s'en saisit comme d'une arme et frappa, frappa avec sauvagerie, jusqu'à ce que la cervelle gicle !

Telle fut la confession de la meurtrière qui, sa conscience libérée, tomba dans une lourde hébété ; les yeux et le cerveau vides, elle n'essayait même plus de réaliser un pénible retour sur sa vie à jamais gâchée. Cependant, l'actif commissaire Saint-Royre supposa tout de suite que le drame était encore plus horrible que la jeune femme ne l'avait raconté.

L'autopsie, les perquisitions nouvelles permirent d'en retrouver et d'en reconstituer chaque détail. Le stylomine lacrymogène était, dans la pensée de la criminelle, destiné à foudroyer Constance Pierrot. En le lui offrant, elle le lui fit éclater en plein visage. Sa victime roula à terre en hurlant, la face criblée de pointes de fer. La mythomane s'acharna alors sur l'infortunée à coups de mortier, puis elle tira le corps dans la salle de bains, où elle tenta de simuler une asphyxie au gaz. Redoutant bientôt une explosion, elle traîna sa victime pantelante jusque sur le divan-lit, où elle l'acheva enfin avec trois piqûres de morphine.

Restait à savoir si le frère de la meurtrière ne l'avait pas conseillée, ou même assistée. Heureusement pour lui, sa maîtresse, Jeanne C..., vint corroborer l'alibi du réveillon.

On a remis en liberté Jean Colonnier, le chimiste. Sa mère guérit lentement, dans une clinique voisine de la Santé, et, à la Petite Roquette, toujours prostrée, sa sœur se laisse docilement porter vers les deux dernières étapes de sa vie perdue : la prison et la mort.

Emmanuel CAR.



A coups de mortier, Renée assomma sa tante et la porta sur ce divan-lit.



Le frère de la meurtrière faillit être inquiété.



Mais Mme C... confirma qu'il réveilla avec elle



Le secrétaire du commissaire de Boulogne présente l'arme du crime : un stylo lacrymogène d'aspect inoffensif.

Nice (de notre correspondant particulier).

Un homme tranquille, effacé, veuf, un homme qui avait des habitudes. Il s'appelait Henri Peters. Il était né à Paris en avril 1874.

Au 32 du boulevard de l'Impératrice-de-Russie, dans ce quartier du port où gonfle, le soir, la nostalgie des accordéons italiens, il habitait, au troisième étage, un petit appartement composé d'une chambre, d'une cuisine et d'un modeste atelier. Il était horloger en chambre, ayant vendu, il y a quelques mois, la bijouterie dont il était le propriétaire, rue du Congrès.

Souvent, on le voyait rentrer chez lui, un pain sous le bras, des provisions dans un filet.

Un locataire sérieux, affirmait la concierge, sans doute parce qu'il était couché presque chaque soir à neuf heures.

Les beaux soirs d'été, on se le montrait à sa fenêtre, fumant une pipe, le regard tourné vers la mer.

C'est curieux, avait remarqué un voisin. On a l'impression qu'il attend quelqu'un qui ne vient jamais.

Henri Peters, penché sur son établi, sa-

vait peut-être mieux que n'importe qui le prix et le sentiment de ces heures dont il tenait parfois le ressort secret au bout de ses pinces minutieuses !

Ce doux artisan avait une fille, aujourd'hui âgée de vingt-sept ans, et qui avait épousé, en 1931, un droguiste de l'avenue Desambrois, M. Deschamps.

Les relations entre le beau-père et le jeune ménage étaient cordiales et M. et Mme Deschamps, le premier janvier, se rendirent au 32 du boulevard de l'Impératrice-de-Russie pour présenter leurs vœux à Henri Peters.

La porte était fermée. L'appartement silencieux.

C'est curieux, remarqua Mme Deschamps. Habituellement, ce jour-là, il ne s'absente jamais.

Le couple revint le lendemain, vers vingt-trois heures. Ils sonnèrent, personne ne répondit.

Inquiet, M. Deschamps se rendit au commissariat de permanence.

Demain matin, si votre beau-père ne répond pas, faites ouvrir la porte par un serrurier, lui conseilla-t-on. Peut-être est-il mort subitement.

Le lendemain, à sept heures, M. Deschamps, assailli d'inquiétude, se faisait ouvrir la porte du petit appartement.

La cuisine et l'atelier étaient vides. Mais, dans la chambre à coucher, un spectacle affreux l'attendait.

Le malheureux horloger, encore vêtu de son pardessus, gisait sur le plancher dans une mare de sang noir, coagulé. La tête était écrasée et la gorge avait été entièrement sectionnée. On eût cru un décapité.

Le cadavre, froid, avait été roulé dans un rideau, comme celui de Mrs Hunt, l'assassinée de Cannes, avait été enseveli dans une couverture.

Et, là encore, tout comme dans la chambre tragique de l'Hôtel Saint-Georges, un désordre plus apparent que réel rendait douteux le cambriolage.

L'enquête fut ouverte sur-le-champ par M. Soret, commissaire de police, M. Curty, chef de la Sûreté, M. Vachier, juge d'instruction, M. Favorelli, substitut du Procureur de la République.

L'autopsie pratiquée par le docteur Peudeleu ne put que classer les blessures :

Un large enfoncement du crâne fait avec un couteau ou un instrument contondant ; la gorge tranchée par un couteau ou un poignard ; six ou sept plaies à la poitrine dues au même couteau ou poignard ; de nombreuses estafilades, « plaies de défense ou de lutte », aux mains.

On peut en conclure qu'il y a eu lutte, que l'horloger a été assommé, qu'il est tombé inanimé devant son armoire, et que le criminel lui a tranché le cou et lardé la poitrine de coups de couteau lorsqu'il fut à terre.

Un crime sauvage ! Instinctivement, l'on ajoute : « crapuleux ».

La mort remonterait à la nuit du 1^{er} au 2 janvier. Lorsqu'il a été frappé, il y avait environ trois heures que l'horloger avait mangé un potage et des pâtes, — son dîner, probablement.

Y a-t-il eu vol ? Les premiers résultats de l'enquête semblent indiquer que non. Les poches de la victime n'ont pas été fouillées. On a retrouvé sa montre, ses clefs, son portefeuille.

Les tiroirs de l'armoire étaient ouverts. Sur le fauteuil et les chaises, on a découvert, soigneusement rangés, des écrins à bijoux, des petites enveloppes vides, en étof-

fes, que les joailliers utilisent pour ramasser leurs pierres précieuses.

Mais le « voulu » de ce désordre indiquait plutôt une mise en scène que la précipitation d'un malfaiteur qui rafle ce qu'il trouve.

Un cambrioleur que l'on surprend et qui cogne ? L'hypothèse officielle de l'affaire Hunt, à laquelle personne ne croit sérieusement ?

Comment expliquer l'acharnement de l'assassin, cette gorge tranchée, ces blessures multiples ?

D'ailleurs, de même qu'au Château-Saint-Georges, le criminel n'a pas laissé de traces et les questions posées restent sans réponse.

Avec quoi a-t-il frappé ? A-t-il emprunté son arme homicide à la panoplie de poignards malais qui ornait la chambre de la victime ?

On n'a rien retrouvé. Il faut croire — image monstrueuse — que l'assassin a emporté son couteau et qu'il a quitté l'appartement les mains rouges, souillées de sang, plutôt que de s'essuyer à un linge compromettant que la police aurait fait examiner.

Le plus profond mystère subsiste. M. Deschamps a témoigné que son père se liait peu facilement. Alors qu'il avait été établi horloger, rue du Congrès, il avait été cambriolé deux fois et, depuis ce double méfait, il se montrait fort méfiant.

D'autre part, M. Peters a été aperçu, pour la dernière fois, samedi vers 17 h. 30.

Avec qui a-t-il passé la journée du 1^{er} janvier, alors qu'il savait que sa fille devait lui rendre visite ? Avec qui a-t-il dîné ?

On a indiqué que la victime avait une liaison avec une veuve d'une quarantaine d'années, habitant Nice, une femme élégante de type italien, qui lui rendait visite tous les samedis.

M. Peters laissait la porte entr'ouverte afin qu'elle pût user de discrétion. Depuis deux mois, on n'avait pas revu « la dame brune », comme on l'appelait dans la maison.

On se demande si ce n'est point à elle qu'il faut arracher le secret de la mort de l'horloger, cet homme sans histoire qui, d'un seul coup, devient, au fond de son cercueil, un personnage de tragédie.

Pierre ROCHER.

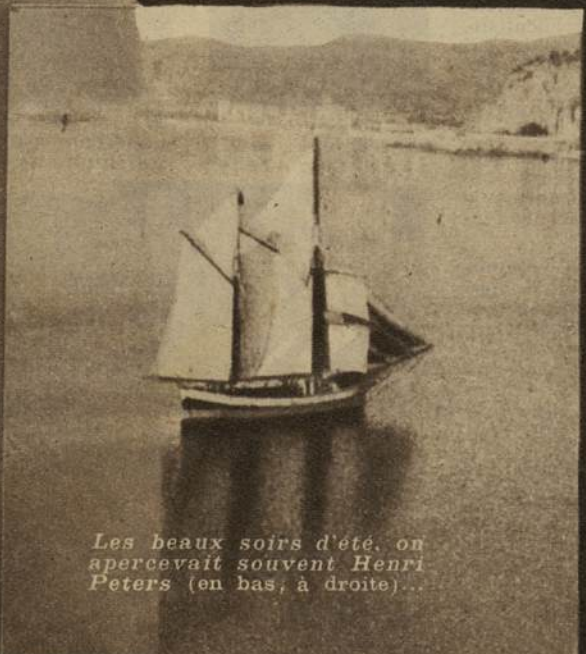
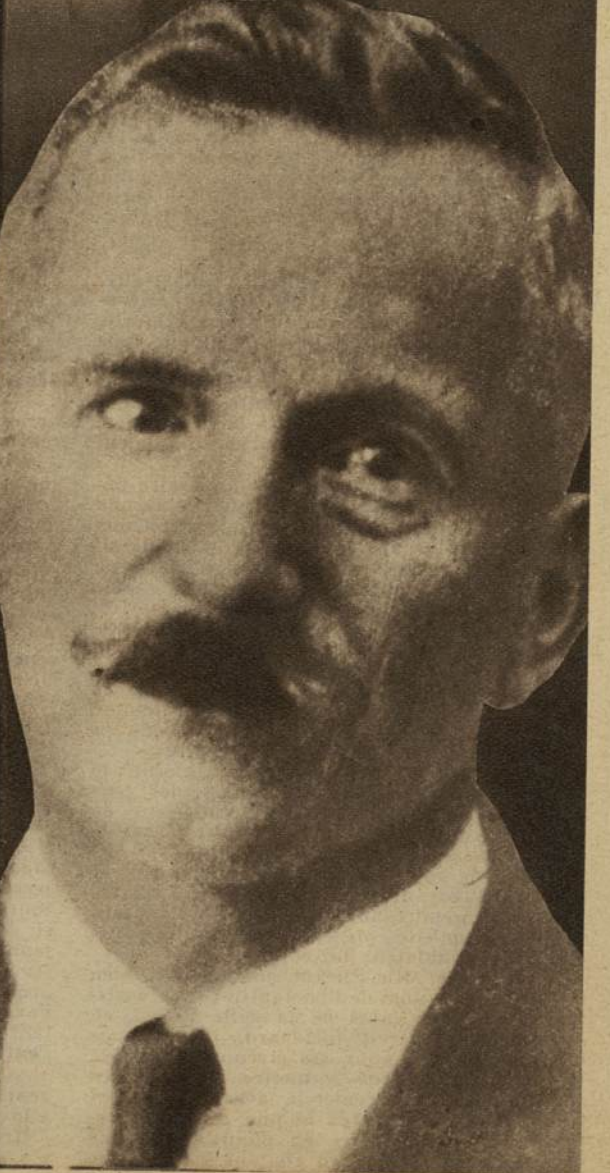


Les inspecteurs, le commissaire de police et M. Curty, chef de Sûreté, au cours de l'enquête.

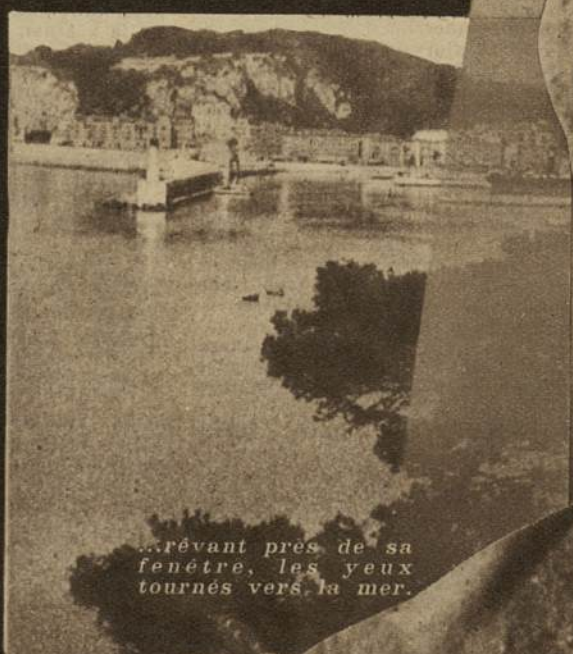


On procède, boulevard de l'Impératrice-de-Russie, à la levée du corps de la victime.

Le malheureux horloger gisait sur le plancher de la chambre (ci-dessus), dans une mare de sang.



Les beaux soirs d'été, on apercevait souvent Henri Peters (en bas, à droite)...



Prévoyant près de sa fenêtre, les yeux tournés vers la mer.

DOUTER DE LA CHANCE

est impardonnable

puisque vous pouvez réussir en tout, avoir la chance au jeu, aux loteries, en amour et réaliser toutes vos ambitions, si vous possédez



LES CENDRES SACRÉES D'ORIENT

le plus puissant talisman connu à ce jour et dont les pouvoirs sont appréciés et recherchés de tous :

De M. Léon BRUCHET, 89, avenue de Toulouse, à Auch (Gers) : « Je vous remercie sincèrement de votre talisman contenant les CENDRES SACRÉES D'ORIENT. Depuis très peu de temps que je le possède, je vois tous les jours que j'arrive au grand succès, je surmonte tout, j'arriverai au grand bonheur, santé et fortune. »

De Mlle G. THORIMBERT, à Vouvry, canton du Valais (Suisse) : « C'est avec une profonde reconnaissance que je viens vous remercier de votre merveilleux talisman. Depuis que je le possède, tout me réussit, c'est pourquoi je viens vous en commander un deuxième pour ma sœur. »

Ces témoignages font partie de centaines d'autres qui seront publiés et peuvent être consultés et vérifiés à mes bureaux. Demandez à recevoir gratuitement, sous pli cacheté et discret, la brochure sur l'histoire, les propriétés des CENDRES SACRÉES et le catalogue illustré des bijoux porte-talisman.

Ecrivez en joignant 1 fr. 50 en timbres-poste (Etranger, 3 francs) au PROFESSEUR W. BALYDSON, Service V I, 38, avenue Anatole-France, Colombes (Seine).

39 FR.

RÉGULATEUR DE PRÉCISION

du 'TRAVAIL'

Spécialement étudié et fabriqué pour toutes les professions exigeant un gros effort physique.

En métal chromé 39 Fr.

En métal KOMLOR 59 Fr.

Métal inaltérable, imitant l'or à s'y méprendre

Envoi contre remboursement

Garanti 10 Ans

sur Bulletin spécial

Echange admis

EV JAMS MORTEAU

près BESANÇON (Doubs)

Dépôt à Paris :

75, rue La Fayette et 10, rue des Pyramides.



8 Fr. DEPUIS L'USINE

Superbe Montre bracelet forme ronde

Spiral chronométr. lumineux 14 f.

En argent contrôlé..... 39 f.

En forme tonneau, chromé. 39 f.

Dame, plaqué or ou argent. 35 f.

Env. cont. rembours. - Garantie 10 Ans

EV LYNDY, MORTEAU p. Besançon

ALCOOL-ESSENCE

Une goutte d'eau et le mélange est dissocié. Votre moteur bafouille aux reprises. Malgré sa faible proportion, 1 pour mille, le

BRENNUS

est le liant parfait et le lubrifiant unique des parties hautes du moteur. Profitez de notre offre d'essai absolument gratuit sur 30 litres d'essence, en écrivant pour renseignements et échantillons

30, rue Washington, Paris (8^e)

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce

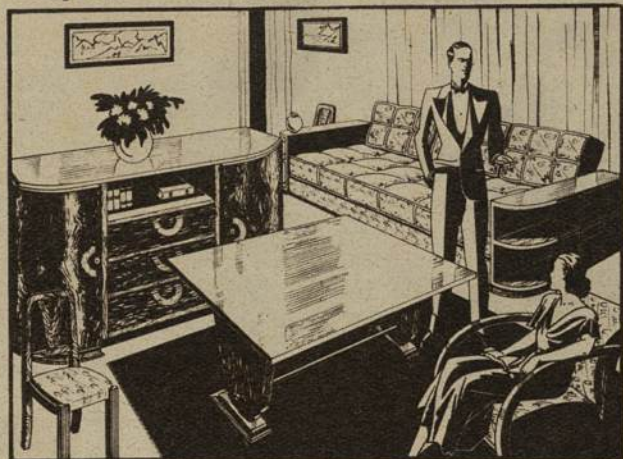
journal s'adresser à :

NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (VI^e)

Tél. : LIT. 32-11

NOTRE QUALITÉ ET NOS PRIX FONT NOTRE SUCCÈS

Si à l'heure actuelle, les GALERIES BARBÈS comptent de fidèles clients, JUSQUE DANS LES COINS LES PLUS RECULÉS DE FRANCE, nous le devons à notre volonté de toujours faire mieux et donner satisfaction.



(N° 228 du catal.) Studio-Salon-Salle à manger "Lutèce", ronce de noyer vernie : 1 Cossy-divan, longueur 2-50 recouvert riche tissu moderne, avec literie complète à soufflets et intérieur laine, 2 meubles bibliothèques ; 1 bahut bombé, 2 portes, 3 tiroirs, largeur 1'45 ; 1 table avec barre nickelée dessus pivotant, 1 fauteuil "Rosemonde" recouvert riche tissu moderne ; 4 chaises, siège à ressorts, recouvert riche tissu moderne. Les 10 pièces sacrifiées à

3.895

GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT ACCORDÉES SUR DEMANDE
REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES
LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS 18^e

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE ■ LILLE ■ MARSEILLE ■ NANTES ■ TOULOUSE

DEMANDEZ NOTRE ALBUM GRATUIT

BON

à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1^o l'Album général d'Ameublement. 2^o l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés.

Rayer la mention inutile.

276

ASSUREZ -vous le maximum de satisfaction pour 1934 : M^{me} BENARD, 46, r. Turbigo, Paris, vous guidera mois par mois, avec certitude et précisions, 25 ans de pratique. La voir ou écrire (envoi date naissance et mandat 20 fr. 50).

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystère. et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoi, date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédic. Fixe date évène., guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire : M^{me} AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? CONSULTEZ M^{me} Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

M^{me} TAMARA sujet russe infatigable ! Tarots, l. d. l. main. T. l. j., 9 h. 30 à 7 h., depuis 10 fr. 60, r. Cherche-Midi, 2^e ét., esc. B, Paris (6^e).

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ On nous écrit : J'AI MAIGRI EN 1 MOIS



DE 8 KILOGS

(sans rien absorber)

J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc.

Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à

Madame A. MIRANDE

75, Rue Lafayette, 75 - PARIS

POUR RÉVEIL GARANTI 5 ANS



10 fr.

Or et automatique

Diamètre 9,5 cm

Sonnerie sur boîte de résonance intérieure

Anti-magnétique... 15 fr.

Modèle luxe... 19 fr.

Envoi contre remb. - Echange admis.

USINES EV LYNDY

MORTEAU, près Besançon

ETES-VOUS NÉ

sous une

Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.



Professeur OX, Service 257 G

1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

Cou... cou!...

La Joie

de vos Enfants

30 FR.

Garanti 5 ans

Envoi contre Remboursement

Echange admis

Coucou chantant. 40 fr.

COUCOU EV LYNDY

MORTEAU (Doubs)

Dépôt à Paris :

75, rue La Fayette et 10, rue des Pyramides.

Offre désintéressée - On nous écrit J'ai obtenu UNE BELLE POITRINE en 8 JOURS



J'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement, sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas). Il sera répondu à toutes les lettres.

Envoi discret sous pli fermé

Ecrire en citant ce Journal à

Madame A. VIVIAN

75, rue Lafayette, 75, PARIS

Une offre exceptionnelle

16 VOLUMES reliés, des meilleurs auteurs français, format pratique (75x110), reliure imitation cuir avec inscription or sur le dos et le plat

ET un appareil photographique "BOX" entièrement métallique, format 6x9, se chargeant en plein jour avec des bobines 6 ou 8 poses, objectif à mise au point toutes distances, pose et instantané, 2 viseurs clairs.

Le tout FRANCO DOMICILE dans toute la France continentale pour

85^e NET



LISTE DES TITRES :

CHATEAUBRIAND : Atala - René, 426 pages.

CORNEILLE : Le Cid - Horace, 491 pages.

MOULÈRE : Le Malade Imaginaire - Le Médecin malgré lui, 496 p.

A. de MUSSET : Les Nuits - Le Soule, 495 pages.

Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut, 494 pages.

MOULÈRE : Les Précieuses Ridicules - Don Juan, 495 p.

H. de BALZAC : Le lys dans la Vallée, 368 pages.

CREBILLON Fils : Le Sopha, 490 pages.

De LACLOS : Les liaisons dangereuses, 496 pages.

BOCCACE : Les plus beaux Contes, 495 pages.

Contes de la Reine de Navarre, 496 p.

BUSSY-RABUTIN : Histoire amoureuse des Gaules, 496 p.

La France Galante, 490 pages.

BRANTOME : Vie des Dames Galantes, 487 pages.

X. de MAISTRE : Voyage autour de ma Chambre, 496 p.

LA FONTAINE : Contes, 496 pages.

soit plus de 6.500 pages de lecture

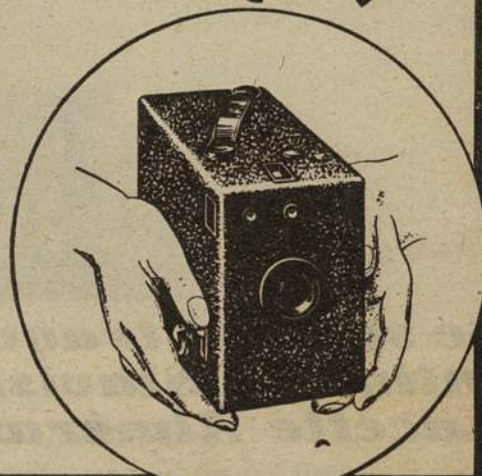
COMMANDES

Adresser les commandes et leur montant à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, Paris (VI^e)

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT



DÉTECTIVE

Le suicide de Stavisky



Se sentant traqué dans la villa où il s'était réfugié avec quelques intimes, Stavisky décida d'échapper au châtimement. Et c'est Lucette Alméras qui fut le seul témoin de son geste désespéré.

(Lire, pages 7, 8, 9, 10 et 11, les révélations sensationnelles de notre collaborateur Paul Bringuier.)

AU SOMMAIRE { Vide-goussets, par Henri Danjou. — Barcelone assagie, par Jérôme Maynard. — Photo de famille, par Jean Morières ;
DE CE NUMÉRO { Amadou-Ba, « roi » déchu, par L. P. — La veuve galante, par Luc Dornain. — L'homme décapité, par Pierre Rocher.